



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

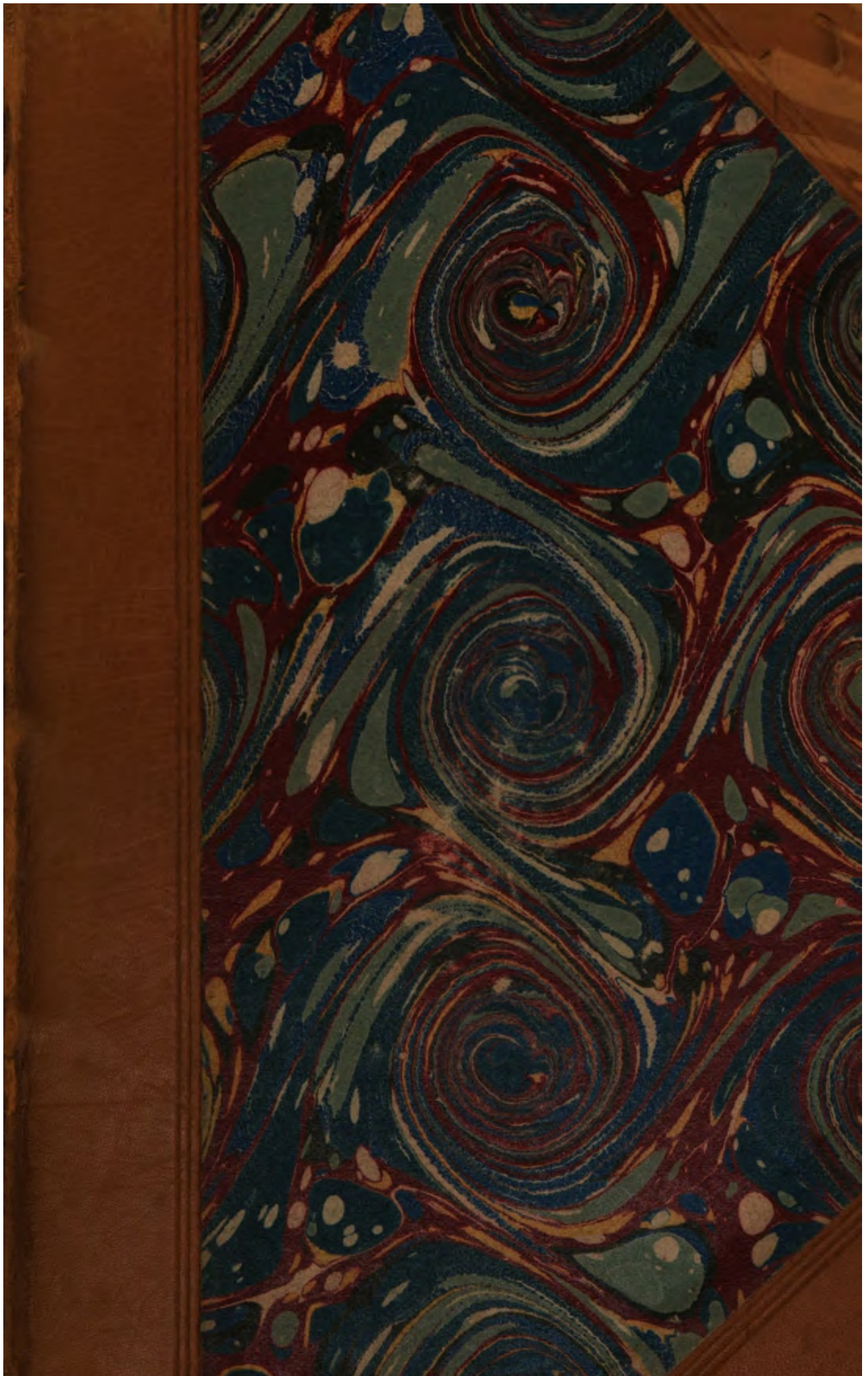
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

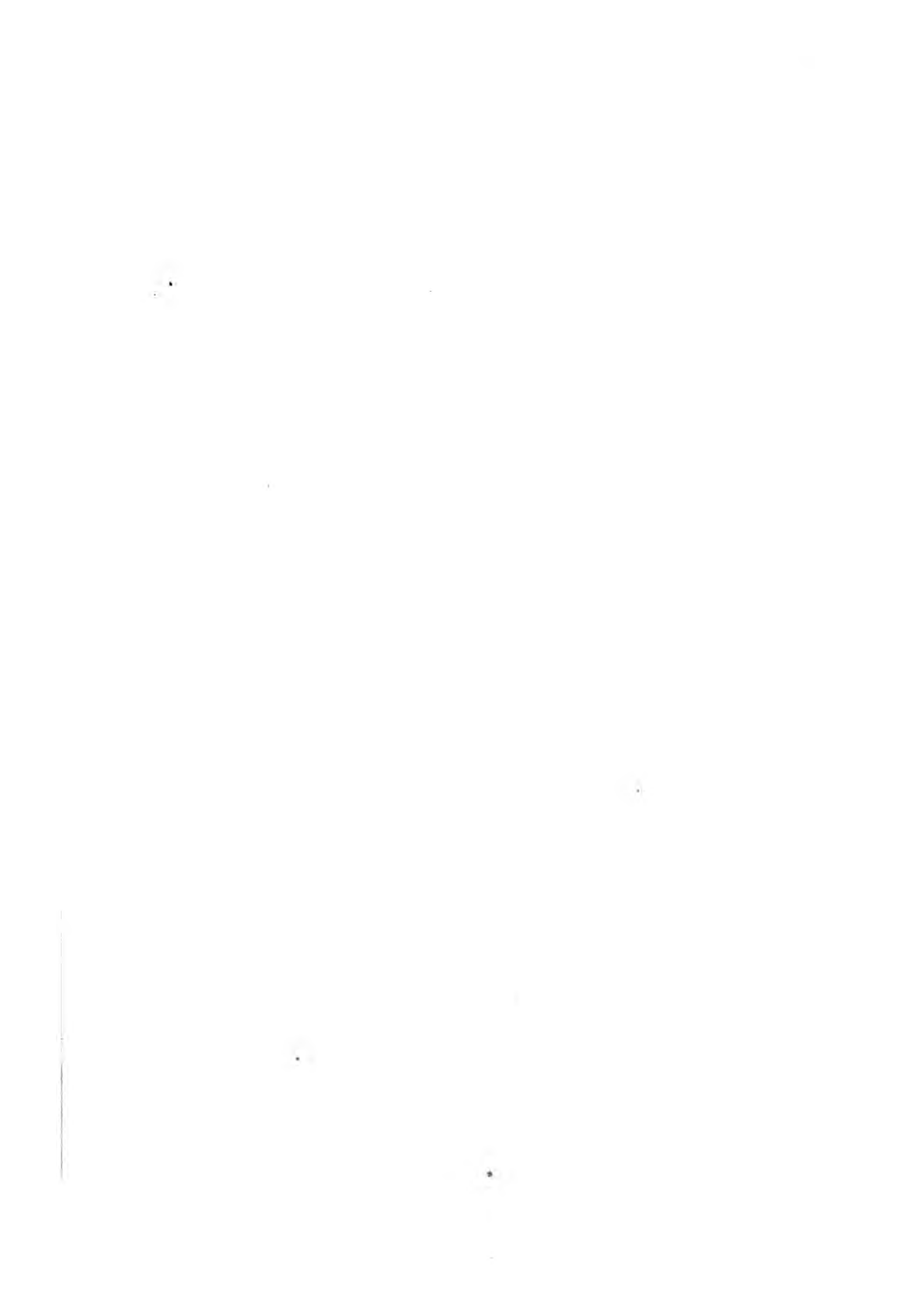


31. g. 22









D O L O R È S

OUVRAGES DE J. T. DE SAINT-GERMAIN

LA FONTAINE DE MÉDICIS et la Feuille de Coudrier, 2 ^e édition. 1 vol. in-18, avec miniatures.	1 fr. »
LA TRÊVE DE DIEU, souvenirs d'un dimanche d'été. 2 ^e édition. 1 vol. in-18.	1 fr. »
LE CHALET D'AUTEUIL, légende. 2 ^e édition. 1 volume in-18.	1 fr. »
POUR UNE ÉPINGLE, légende. 12 ^e éd. t. 1 vol. in-18. . .	1 fr. »
L'ART D'ÊTRE MALHEUREUX, légende. 6 ^e éd. t. 1 vol. in-18.	1 fr. »
LADY CLARE, légende. 6 ^e éd. t. 1 vol. in-18.	1 fr. »
MIGNON, légende. 8 ^e édition. 1 vol. in-18.	1 fr. »
LA VEILLEUSE, légende. 6 ^e édition. 1 vol. in-18. . . .	1 fr. »
POUR PARVENIR, légende. 3 ^e édition. 1 vol. in-18. . .	1 fr. »
L'ART DE LIRE LES FABLES. 2 ^e édition. 1 vol. in-18. . .	1 fr. »
Prix des volumes ci-dessus, reliés en toile angl. : 1 fr. 60.	
LES ROSES DE NOËL, dernières fleurs. 3 ^e édition. Édition de luxe, caractères antiques, titres en rouge et noir.	2 fr. »
— Relié en toile anglaise.	3 fr. »
LE MIRACLE DES ROSES, opérette. In-18.	» fr. 60
DE LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE, brochure in 8.	» fr. 50
BÉBÉ NE SAIT PAS LIRE, livre des enfants qui ne savent pas lire, pantomime en 50 tableaux. 1 vol. in-8, color. cart..	3 fr. »
QUAND BÉBÉ SAURA LIRE, premier livre de lecture. 1 vol. in-8, avec fig. cart.	2 fr. »

Album musical des Roses de Noël, musique de LUIGI BORDÈSE. In-4, relié.	12 fr. »
Partition du Miracle des Roses, musique de LUIGI BORDÈSE. In-3. Broché.	4 fr. »

DOLORES

LÉGENDE

PAR J. T. DE SAINT-GERMAIN

AUTEUR DE LA LÉGENDE DE L'ÉPINGLE, ETC.

« Elle était seule au monde. »



PARIS

JULES TARDIEU, ÉDITEUR

13, RUE DE TOURNON, 13

—
1864

Tous droits réservés.



IN MEMORIAM

A vous, chère âme, qui n'avez fait que passer dans notre maison pour y laisser de tendres regrets.

C'est à vous, chère fille de notre adoption, que je voulais dédier ce petit livre.

La douce Dolorès, dont j'ai esquissé le portrait, est comme un reflet de votre jeunesse et de votre beauté, un écho de votre voix harmonieuse, une inspiration de votre cœur aimant.

Nous vous parlons, chère âme, comme si vous étiez au milieu de nous. Notre pieux souvenir parviendra-t-il

*

jusqu'aux sphères élevées où vous jouissez de l'éternel repos!

Cette illusion nous séduit encore, et comme on dépose sur une tombe récente une fleur que le vent emporte, je consacre à votre mémoire très-aimée cette page fugitive.

J. T.

Août 1864.

DOLORÈS

I

LE PARLOIR

C'était un jour solennel et depuis longtemps attendu dans une institution de demoiselles. La distribution des prix venait de finir. Une brillante assemblée s'écoulait par les portiques de la cour d'honneur.

Les physionomies animées présentaient à l'observateur un spectacle intéressant : grandes dames à l'air tout simple attendant leur équipage ; hautes bourgeoises oubliant leur dignité pour appeler leurs *gens* ; familles affairées chargées de bagages, cherchant des voitures de place ; une tendre mère essuyant une larme de joie, une autre gourmandant la jeune élève qui n'avait obtenu qu'une couronne, tandis que sa petite cousine en avait eu *deux*, circonstance aggravante, car en ce temps d'égalité il faudrait, pour bien faire, décréter l'égalité des distinctions, les autorités qui avaient occupé la présidence s'essuyant le front ; les pères nobles bâillant un peu et regardant leur montre, qui marquait déjà l'heure du dîner ; les jeunes frères et cousins passant avec une curiosité naïve l'inspection des *grandes* qui défilaient en robes blanches avec leurs rubans bleus en écharpe

et des couronnes à profusion. C'est un tableau que tout le monde a pu voir.

Dans le parloir attenant à la cour d'honneur s'étaient réfugiés les parents qui avaient voulu se soustraire aux émotions ou peut-être à la fatigue de la cérémonie, et qui attendaient les jeunes personnes, soit pour les emmener en vacances, soit pour les faire sortir de pension après la dernière année d'études, qui en avait fait, selon le programme, des personnes accomplies.

Divers groupes s'étaient formés par familles ou par connaissances. Quelques personnes plus communicatives haient conversation avec leurs voisins. Une dame avait le secret d'attirer particulièrement les regards. Elle avait encore des prétentions à la jeunesse, bien que son état civil eût pu les lui contester; elle ne prétendait pas moins à l'élégance; mais si sa toilette à effet

avait été soumise au jury des arbitres du goût, elle eût peut-être été classée parmi les *refusées*.

— Elle se tenait pensive sur un divan ; sa pose avait tout le naturel et l'abandon d'une artiste qui exagère son rôle. Parfois, son visage s'illuminait d'une joie céleste ; mais, comme elle n'aimait pas à occuper d'elle, elle détournait la tête pour dissimuler son émotion.

Elle attendait une jeune fille qui allait enfin revenir sous son toit maternel ; c'était plus que sa fille, car le hasard de la naissance ne lui en avait pas confié le soin : c'était sa fille adoptive, l'enfant de son choix et de son cœur, la belle et aimable Dolorès, qui disait adieu à la pension et qu'elle allait enfin entourer de sa tendresse.

— C'est pour vous, madame, un heureux jour, lui dit un assidu qui l'accompagnait et

qui suivait avec intérêt sa pantomime; vous allez pouvoir vous occuper du bonheur de votre chère enfant. Elle fait honneur à votre choix et à votre sollicitude : beauté, esprit, talent, grâce parfaite, elle a tout pour elle.

— Elle est bien, dit la dame à voix basse, en paraissant faire une concession ; mais ce n'est encore qu'une enfant ; ses talents sont ceux d'une pensionnaire ; de son esprit, il est trop tôt pour en parler, et Dieu nous garde d'une fille d'esprit ; qu'elle soit soumise et reconnaissante, c'est tout ce qu'on lui demande.

— Ses yeux ne répondent-ils pas de son cœur ? Croyez-moi, madame, vous serez heureuse ; vous allez jouir sans partage de la présence de cette charmante enfant, qu'on ne peut voir un seul instant sans l'aimer et sans l'admirer.

Celui qui prenait avec tant d'ardeur le

parti de la jeune fille était un homme d'une belle prestance ; sa démarche était assurée, sa taille élevée et élégante. Sa barbe et ses cheveux étaient d'un noir irréprochable ; mais la fatigue de ses traits et quelques autres indices pouvaient faire supposer que les progrès de la chimie n'étaient pas étrangers à la parfaite conservation de cet attribut de la jeunesse.

Sa main, assez délicate, était ornée de bagues, et les chaînes d'or qui décoraient son gilet donnaient la mesure de ses prétentions. Il était fait pour s'entendre sur ce point avec la dame qu'il accompagnait.

Il parlait volontiers pour l'auditoire, et, se tournant vers un homme silencieux, qui de son côté paraissait attendre une autre élève :

— Monsieur, lui dit-il, ne trouvez-vous pas merveilleux et providentiel cet enseigne-

ment en commun qui rapproche les classes, fait disparaître les préjugés et établit entre les jeunes élèves une véritable fraternité, abstraction faite du rang et de la fortune? c'est encore une conquête de notre Révolution.

— Monsieur, répondit l'étranger, je ne nie pas les bienfaits de la fraternité; mais l'égalité, qui est dans nos lois, est encore loin d'être dans nos mœurs; et, à ce point de vue, l'égalité des prétentions ne me paraît pas un progrès notable.

Vous allez voir sortir par cette porte de jeunes duchesses en équipage et des demoiselles de magasin en fiacre. Les jeunes filles destinées à une vie laborieuse et modeste se seraient peut-être mieux trouvées d'une éducation pratique assortie à leur humble condition.

L'étranger salua avec civilité en terminant

cette courte réponse, et il était facile de voir qu'il ne désirait pas continuer l'entretien.

Il y avait, entre les deux personnes qui venaient d'échanger quelques paroles, un contraste sensible. Autant le premier affectait la vivacité de la jeunesse, autant l'autre se donnait comme à plaisir les apparences et la gravité de l'âge mûr.

Celui-ci était enveloppé d'une redingote à l'ancienne mode; sa canne à pomme d'or ne paraissait pas indispensable pour le soutenir; sa chevelure blanche aurait été assez en harmonie avec sa physionomie calme et pâle, si des sourcils un peu trop marqués n'avaient protesté contre cette vieillesse anticipée, et il eût été difficile de vérifier si son regard voilé par des verres teintés avait conservé quelques lueurs de son ancienne flamme.

Au demeurant, un observateur attentif

n'aurait pas eu plus de foi dans la vieillesse apparente de ce personnage que dans la jeunesse affectée de son interlocuteur.

Au moment même où se terminait l'entretien que nous avons rapporté, quelques élèves attendues entrèrent dans le parloir, et celles qui parurent les premières ne pouvaient manquer d'être remarquées. L'une, mademoiselle Mathilde de Hauterive, portait mal un nom sonore. Elle était petite et chétive. Sa robe éclatante était loin d'avantager son teint terne et maladif. Mais si la beauté lui manquait, son regard exprimait la douceur et la bonté; si elle n'avait pas de couronne, elle était toute fière et heureuse de tenir par la main la jeune Dolorès qui en avait autour de son bras un bracelet dont sa modestie était embarrassée.

Quant à cette belle Dolorès, qui a fait le sujet des conversations que nous avons enten-

dues, l'admiration qui se peignit sur tous les visages à son entrée dans le parloir prouva qu'on n'avait rien dit de trop sur son éclatante beauté, relevée encore par la splendeur de sa chevelure dorée, par sa taille élancée et par toutes les grâces de sa personne.

Ce n'était pas seulement la beauté antique telle que Phidias l'eût tirée d'un marbre de Paros; il y avait de plus ces dons divins que le christianisme a versés dans le cœur de la femme, ce sentiment, cette élévation, cette tendresse, cette charité dont l'intelligence a placé l'art chrétien si fort au-dessus des conceptions du paganisme. Dolorès était une âme dont cette beauté plastique n'était que la ravissante expression. C'est bien ainsi que le comprit l'étranger à la blanche chevelure, car il resta comme en extase devant cette apparition inattendue.

C'est vers lui que Mathilde entraîna sa

compagne sans même laisser à Dolorès le temps de regarder autour d'elle.

— Mon cher oncle, dit-elle, c'est Dolorès, c'est mon inséparable amie dont je vous ai si souvent parlé.

— Mademoiselle, dit l'oncle, ou plutôt le personnage mystérieux dont le degré de parenté sera sans doute ultérieurement révélé, j'espère que nous ferons plus ample connaissance, car ma nièce ne peut se passer de vous; en attendant, vous ne me refuserez pas une poignée de main.

— De grand cœur, répondit Dolorès en avançant la main avec franchise, car je dois à l'amitié de Mathilde les heures les plus douces de ma vie, et maintenant, ajouta-t-elle en se tournant vers Mathilde, il faut donc nous séparer, et peut-être pour toujours!

— Rien ne pourra nous séparer, lui dit Mathilde en l'embrassant, et si un jour tu es

trop malheureuse, tu sais ce que tu m'as promis.

— Ne vous gênez pas pour moi, dit de sa voix la plus douce la mère adoptive en s'avançant vers Dolorès.

— Pardonnez-moi, ma tante, dit la jeune fille avec crainte, je ne vous avais pas aperçue.

— Je crois que vous ne m'avez pas beaucoup cherchée, mademoiselle; mais la galerie nous écoute et vous regarde avec une curiosité qui peut ne pas vous déplaire. Quant à moi qui n'aime pas à attirer l'attention, vous trouverez bon que je ne prolonge pas cet entretien. Veuillez donc nous suivre et hâtez-vous de faire placer vos bagages dans la voiture qui nous attend.

La dame prit le bras de son cavalier et sortit avec majesté. Dolorès suivait; elle adressait en arrière un dernier regard à Ma-

thilde et à son oncle qui n'avaient rien perdu de cette scène significative, puis elle reporta avec terreur son regard sur l'obséquieux compagnon de sa mère adoptive.

II

DE PARIS A SÈVRES

Deux bras ouverts ! Les deux bras d'une mère qui attendent, reçoivent et embrassent un enfant ; que c'est doux et émouvant ! C'est comme une union intime, une fusion de deux âmes qui se rapprochent, se retrouvent et se confondent.

Une mère qui embrasse son enfant est toujours belle ; c'est le tableau vivant de la

jeunesse éternelle, c'est le plus tendre symbole de notre religion et la plus sublime inspiration de l'art.

Le regard de la mère dit : « Je ne me souviens plus des douleurs que m'a causées ta première enfance, je ne pense qu'aux peines que te réserve l'avenir; serai-je toujours là pour te défendre ! Le regard de l'enfant dit : « Je t'aime, je suis faible, protège-moi ! » et les bras de la mère qui se croisent avec ceux de l'enfant dans une ineffable étreinte se révèlent des choses si belles que la parole n'a jamais essayé de les exprimer.

Mais Dolorès, moins heureuse que ses compagnes qu'elle venait de quitter, n'allait pas trouver deux bras ouverts; elle était orpheline.

La dame qui lui tenait lieu de mère, c'est-à-dire de ce que rien ne remplace au monde, la dame prétentieuse dont nous avons esquissé

le portrait, se faisait appeler madame de Louvain; mais soit modestie, soit prudence, elle se contentait de signer dans les actes : Veuve Louvain, sans la moindre particule nobiliaire. Elle était restée chargée du soin, dont elle se serait bien passée, d'élever la petite Dolorès, nièce de son mari et orpheline.

Comme madame de Louvain n'avait pas d'enfants, elle s'était amusée pendant les premières années de son veuvage à parer comme unemadone cette ravissante petite fille qui lui attirait bien des compliments. Cela la rajeunissait, lui donnait l'air d'une jeune et tendre mère, et lui prêtait l'occasion qu'elle ne négligeait pas de laisser voir toute sa sensibilité; mais ce caprice avait passé à mesure que l'enfant grandissait.

Quoi de plus touchant que le tendre dévouement d'une femme du monde qui, après une inconsolable douleur, trouve encore un

soulagement dans l'affection toute maternelle qu'elle voue à une pauvre créature abandonnée; nous en connaissons des exemples admirables, mais ces sacrifices du cœur ne s'imitent pas; aussi madame de Louvain était-elle peut-être déjà lasse de jouer son rôle.

Quant au chevalier Banco qui accompagnait la dame, il avait sans doute gagné ses éperons dans les bureaux d'on ne sait quelles chancelleries étrangères, et sa large poitrine était constellée d'un ruban bariolé aux vives couleurs.

Madame de Louvain monta en voiture en s'appuyant sur le bras du chevalier. Celui-ci présenta ensuite la main à Dolorès avec une politesse affectée, mais elle se hâta de monter sans s'appuyer sur la main qui lui était offerte. Le chevalier prit place à son tour en face des deux dames, et la voiture se dirigea

vers le village de Sèvres, résidence habituelle de madame de Louvain.

Pendant le trajet, le chevalier Banco voulut être très-aimable. Il entretenait Dolorès de ses travaux de pension, de ses talents, de ses succès; il lui parlait de sa jeune amie; mais Dolorès ne se prêtait pas à la conversation, elle regardait avec indifférence la route poudreuse qui se déroule à travers les steppes du Point-du-jour et de Billancourt; ses yeux comme sa pensée s'arrêtaient de préférence à la ligne mystérieuse de l'horizon qui captive toujours les âmes désolées.

La jeune fille qui entre dans le monde après avoir été entourée de l'affection de ses compagnes a besoin de retrouver un appui, un foyer, une famille. C'est comme une liane printanière qui cherche à suspendre ses rameaux pour s'assurer contre les orages qui viendront. Dolorès n'avait ni

foyer, ni famille, elle était seule au monde.

Elle ignorait l'histoire de ses parents; on lui avait bien dit qu'elle était orpheline; elle n'avait aucun souvenir des premières années de son enfance; l'image la plus ancienne que lui retraçait sa mémoire était celle de madame de Louvain qui s'était chargée de son éducation. Elle voulait en être reconnaissante, elle regrettait de ne trouver dans son cœur aimant aucun sentiment de tendresse pour cette tante qui paraissait faire pour elle de grands sacrifices; car madame de Louvain ne jouissait que d'une modeste aisance, et les frais de l'élégante pension dans laquelle Dolorès avait été placée étaient hors de proportion avec les ressources dont pouvait disposer une simple bourgeoise.

Quand elle comparait dans sa pensée les marques d'affection et les tendres adieux de ses compagnes avec l'accueil glacial qui lui

était réservé dans la maison de sa tante, elle aurait voulu remonter le cours des ans, et elle n'osait envisager l'avenir.

Quelquefois même Dolorès, loin de tirer vanité de ses talents, regrettait avec un grand bon sens de n'avoir pas été élevée dans la simplicité qui convenait à son malheur. Elle enviait le sort des petites orphelines de la charité, qu'elle avait vues défiler en robe de toile bleue et en petit bonnet noir, sous la conduite des bonnes religieuses qui leur servaient de mère.

Mais ce que Dolorès ne savait pas, c'est qu'après avoir été admise comme externe dans les petites classes de la pension, elle s'était tellement fait aimer de tout le monde que la directrice n'avait pas voulu s'en séparer, quand madame de Louvain, après la mort de son mari, avait été par économie prendre sa résidence à Sèvres; si bien que

Dolorès avait été élevée sans frais dans ce brillant établissement. C'était un secret qui avait été gardé avec une grande délicatesse par la généreuse institutrice ; et madame de Louvain n'était pas pressée de le révéler, car sa vanité y trouvait son compte.

L'aigreur que madame de Louvain avait tant de peine à dissimuler venait-elle des perfections de la belle Dolorès, qu'on avait traitée jusque-là comme une enfant sans conséquence, mais qui dans tout le développement de sa grâce et de sa beauté pouvait porter ombrage à la vanité féminine de sa tante, ou bien fallait-il simplement attribuer ce mauvais vouloir de la dame aux nouvelles charges et à la responsabilité que lui imposait le retour de l'enfant dont elle s'était débarrassée aussi longtemps que possible et qui était devenue une grande et belle demoiselle ?

Le fait est que, le cœur n'étant pour rien dans cette affaire, elle ne faisait rien pour s'attacher la jeune fille, ou du moins ses accès exagérés de tendresse étaient bien vite compensés par des insinuations perfides.

Dolorès devait donc redouter l'existence sans issue qui l'attendait. Elle n'entrevoyait aucune des perspectives qui se présentent tout naturellement à l'imagination des plus innocentes jeunes filles. Elle ne pouvait disposer d'elle-même, et, en jetant un regard d'effroi sur le chevalier Banco, elle redoutait les projets que sa tante pouvait former pour son avenir.

C'est en suivant des yeux l'horizon lointain que Dolorès faisait encore une fois ces réflexions pendant que la voiture qui entraînait sa destinée traversait les nuages de poussière de la plaine de Billancourt. Elle n'avait guère pris part à la conversation

quand l'équipage atteignit le pont de Sèvres.

Le paysage qui se dessine de ce point de la route attira un instant son attention. Elle avait à sa droite les frais ombrages du parc de Saint-Cloud et les sommets du mont Valérien; à gauche, les coteaux verdoyants de Meudon et de Bellevue qui dominent le fleuve. Ses yeux se reportèrent sur ces lignes onduleuses. Son âme, ouverte au sentiment de toutes les beautés, fut un moment rassérénée par ce doux spectacle; elle eut une aspiration de liberté, comme l'oiseau qui voit sa cage ouverte. Mais qu'eût-elle fait de sa liberté, la pauvre petite? Toutefois, la servitude dans laquelle elle allait vivre lui parut plus redoutable encore.

On passa devant la grille du parc aux longues perspectives, devant la célèbre manufacture de porcelaines, et enfin la voiture s'arrêta devant une petite maison de la rue

qui serpente dans l'étroite vallée de Sèvres, dominée par des falaises disgracieuses.

Ce défilé, qui a vu passer les pompeux équipages des anciennes cours, semble avoir été conservé dans son état primitif comme pour faire contraste aux magnificences de Paris et de Versailles auxquelles il sert de trait d'union.

Le chevalier présida, comme c'était son devoir, au déchargement des bagages, qui furent reçus par une suivante silencieuse au service de madame de Louvain; puis, saluant avec une respectueuse affectation et promettant sa prochaine visite, si ces dames voulaient bien le permettre, il regagna sa résidence d'été, située dans le charmant village de Bellevue, qui, comme on sait, domine de toutes ses hauteurs les bas-fonds de Sèvres.

III**LE BONSOIR**

La journée était avancée ; madame de Louvain se retira dans son appartement, situé au premier étage, sans s'inquiéter autrement de sa nouvelle pensionnaire, et s'étendit sur un divan pour attendre le dîner en méditant sur la conduite qu'il convenait de tenir envers la jeune fille.

Dolorès, aidée de la suivante, installa ses

.

bagages dans la petite et modeste chambre qui lui était destinée à l'étage supérieur. Cette bonne femme, qui était depuis longues années le factotum de madame de Louvain, n'avait pas là une sinécure ; on l'appelait *Crucifix*, et jamais nom symbolique ne fut mieux appliqué par le hasard, car elle portait véritablement sa croix. Son devoir était de tout faire et d'écouter les actes d'accusation qui étaient sans cesse dirigés contre son service, sans qu'il lui fût permis d'invoquer les circonstances atténuantes. Elle était d'origine alsacienne et parlait bien mal le français, mais cela importait peu, puisqu'elle ne parlait jamais.

C'était une pauvre fille mal tournée, et tout d'une venue. Elle réservait sans doute pour sa maîtresse toutes les élégances de son talent de couturière, car elle se contentait pour toute parure d'un fourreau de toile

grise orné d'un tablier de même couleur. Elle paraissait avoir de trente à soixante ans ; mais il eût été difficile d'assigner précisément un âge à cette figure de vieux soldat, à laquelle il ne manquait pas même une apparence de moustaches. Quant aux cheveux qu'elle devait avoir, ils étaient dissimulés sous un bonnet plat dont la garniture figurait sur ses joues osseuses les oreilles d'un chien couchant.

Elle avait toujours connu et aimé Dolorès, mais elle ne l'avait vue qu'à de rares intervalles, car, depuis que l'enfant était devenue une grande et belle fille, madame de Louvain, qui ne vivait que de privations, se refusait de profiter des jours de sortie accordés par la pension pour faire venir près d'elle sa fille adoptive ; elle se contentait de lui faire, en compagnie du chevalier, quelques visites cérémonieuses qui laissaient la pauvre enfant

dans un état de malaise et de découragement.

Crucifix trouvait donc Dolorès bien grande et embellie. Quand elle fut seule avec la jeune fille dans la petite chambre, elle ne savait rien dire, mais elle restait en admiration devant elle au lieu de l'aider à quelque chose.

Elle était si contente, cette pauvre Crucifix, de voir une nouvelle figure dans la maison, une figure jeune et avenante ; d'abord parce qu'une douce et belle physionomie est toujours agréable à voir ; et puis la pauvre fille, elle se disait peut-être : Nous serons deux à porter la croix. Mais bientôt, se reprochant cette mauvaise pensée, elle fut saisie de compassion.

— Quel malheur ! s'écria-t-elle enfin, en levant ses deux grands bras.

Et aussitôt toute confuse de ce qu'elle avait dit, et peut-être d'avoir entendu sa propre

voix, elle s'éloigna en ouvrant des yeux effarés, en mettant un doigt sur sa bouche, et en montrant de l'autre main l'étage inférieur où résidait la redoutable souveraine du logis.

Dolorès, tout affligée qu'elle était, retrouvant pour un moment la gaieté naturelle à son âge, ne put s'empêcher de sourire de l'accent étrange et du geste tragique de la bonne femme, et lui tendit la main en lui faisant un signe d'intelligence et de remerciement, car c'était bien quelque chose pour la pauvre abandonnée de trouver tout de suite un brave cœur qui se donnait à elle.

Aussi bien, un bruyant coup de sonnette de la maîtresse de la maison vint prouver que Crucifix n'aurait pas pu rester plus longtemps en contemplation devant l'aimable et attirante figure de Dolorès. La servante se hâta de sortir en se heurtant à la porte ; on l'entendit doubler le pas militaire dans l'es-

calier pour comparaître au plus vite devant la dame dont la vivacité lui était connue.

Dolorès était occupée à ranger avec soin ses affaires et à passer une robe de maison, quand un coup de sonnette, plus bruyant que le premier, se fit entendre ; la jeune fille ne s'en émut pas autrement, mais le bruit continuant avec persistance, elle finit par deviner que cet appel irrité ne pouvait s'adresser qu'à elle.

Son amour-propre un peu blessé lui conseillait de ne pas descendre ; sa raison et son devoir lui disaient d'obéir ; il fallut se décider à paraître. Madame de Louvain avait déjà pris place dans la salle à manger. Dolorès vint s'asseoir en rougissant devant le couvert qui lui était réservé. En acceptant une hospitalité offerte de si mauvaise grâce, il lui semblait faire acte de mendicité.

— Mademoiselle, dit madame de Louvain.

en commençant son discours aussitôt que Crucifix fut congédiée et que les deux convives se trouvèrent seules devant la table encore servie...

— Appelez-moi Dolorès, interrompit la jeune fille en suppliant ; je ne suis qu'une pauvre fille que vous avez secourue et que vous pouvez abandonner quand vous le voudrez ; le titre que vous me donnez a presque l'air d'une ironie. Je ferai tout pour vous contenter, ma tante, mais je vous en prie, ne m'appellez pas mademoiselle, car je ne suis ici que votre servante.

— Je vous entends, dit madame de Louvain avec un mauvais sourire : c'est sans doute ce coup de sonnette qui vous tient au cœur ; mais, *ma chère*, il ne faut pas vous troubler pour si peu de chose, il faut savoir accepter une position quand on n'a pas à choisir. Ici, si vous le voulez bien, nous ne

nous amuserons pas à jouer à la dame ; ainsi, tout à l'heure, vous avez retenu ma femme de chambre...

— Mais, ma tante, c'est cette bonne Crucifix...

— Je sais que vous n'aurez jamais tort ; mais puisque vous ne voyez pas en moi une mère, sachez que votre tante ne tolère pas une réponse. Du reste, pendant que nous y sommes, j'ai une observation plus sérieuse à vous faire. Je ne reviendrai pas sur la légèreté dont vous avez fait preuve en vous entretenant avec votre amie, mademoiselle de Hauterive, et avec la personne qui l'accompagnait pendant que j'étais là à vous attendre...

— En suis-je réduite, ma tante, à vous assurer que je ne vous avais pas vue ?

— C'est parfait. Mais j'ai deux mots à vous dire sur le ton que vous avez adopté avec le chevalier.

— Je ne lui ai jamais parlé, interrompit Dolorès sans pouvoir se contenir.

— Vous ne lui avez pas parlé, mademoiselle, mais il y a des silences expressifs.

— Direz-vous que je l'ai regardé seulement? reprit Dolorès indignée.

Madame de Louvain fut un peu surprise de cette vivacité à laquelle elle ne s'attendait pas, et elle continua avec un calme apparent.

— Non, vous ne lui avez pas parlé, non, vous ne l'avez pas regardé; mais l'affectation que vous mettez à détourner la tête quand il vous parle des choses les plus indifférentes est parfaitement ridicule; quittez donc ces airs de princesse outragée, répondez-lui comme une petite pensionnaire que vous êtes, et, si vous êtes bien sage, il vous donnera des bonbons. Quant à ce nom tragique de Dolorès que votre mère vous a laissé, pour tout héritage, soit dit en passant,

vous le prenez trop au sérieux, il me fatigue, et, si vous n'y voyez pas d'objection, on vous appellera Laure, ce qui en est un diminutif.

— M'est-il permis de répondre ? demanda Dolorès accablée de cette raillerie.

Madame de Louvain alluma un bougeoir et le présenta à la jeune fille.

— C'est assez pour aujourd'hui, lui dit-elle, vous m'avez épuisée. J'ai besoin d'une existence plus paisible. — Bonsoir, Laure, ajouta-t-elle après un silence.

Dolorès prit le bougeoir et sortit sans pouvoir dire une parole.

Quand elle fut seule dans sa chambre, en proie aux tristes réflexions que lui suggéraient les événements de cette journée, elle entendit à travers la porte la grosse voix de Crucifix qui osait lui dire *bonsoir* en passant bien vite, et ce bonsoir amical et sincère fut encore pour elle une petite consolation.

IV

RÉSOLUTIONS

Dolorès ne pouvait encore se mettre au lit ; elle restait assise et inactive devant une table à ouvrage. La pitié de la pauvre Crucifix lui faisait paraître plus accablante la rigueur de celle qui disposait de sa destinée et qui voulait lui enlever jusqu'à son nom, le seul souvenir qui lui restât de ses parents.

Elle puisa dans la prière une force nou-

velle pour supporter les épreuves qui la menaçaient ; et, ayant ainsi fait acte de soumission, elle se livra à la Providence comme l'oiseau surpris par la tourmente lutte d'abord contre l'orage, puis se laisse bercer avec confiance par le vent impétueux.

Celui qui a accompli le sacrifice de sa volonté est bien fort ; il ne s'épuise plus dans des luttes sans fin ; il trouve dans sa conscience et dans l'inspiration divine un guide assuré ; il ne peut plus s'écarter du droit chemin. Dolorès retrouva donc un peu de calme et de bien-être et put apporter plus de présence d'esprit dans les résolutions qu'elle voulait prendre.

Ce n'était pas une existence plus ou moins confortable qui la préoccupait ; ce n'était pas la prétention à l'élégance et au succès ; elle n'ignorait sans doute pas sa beauté, mais, trop accoutumée à arrêter le regard,

elle en était plus confuse qu'orgueilleuse ; elle aurait voulu s'effacer et s'amoindrir.

Le plus humble métier lui semblait digne d'envie. Gagner par son travail le pain de chaque jour, et remettre à Dieu le soin du lendemain, quel beau rêve ! Mais elle ne savait aucun métier, et quand bien même elle eût été en état de se suffire, elle ne pouvait s'affranchir, elle était condamnée à vivre du pain de la charité.

Au moins voulut-elle gagner ce pain et en diminuer l'amertume en se rendant utile et serviable, en essayant de se faire aimer, en s'efforçant de satisfaire madame de Louvain, dont elle voulait étudier les goûts et les caprices.

Une certaine fierté lui disait bien qu'il n'est pas permis de flatter ce qu'on désapprouve, mais son indulgence lui disait aussi que madame de Louvain était sa bienfaitrice, que sa rigueur apparente était peut-

être un système d'éducation, et enfin que cette dame avait entrepris par dévouement une œuvre de charité dont il ne lui revenait aucun profit.

Elle en venait donc à se reprocher de n'avoir pas assez fait pour reconnaître un tel sacrifice, et elle prit pour le lendemain les plus belles résolutions, sans aller cependant jusqu'à vaincre son aversion pour le chevalier Banco, dont les empressements l'embarassaient et l'obsédaient. Il y avait là pour elle une question de dignité, qui devait passer avant tout autre engagement.

Dolorès, n'ayant plus rien à se dire, releva tout en rêvant les longues torsades de ses cheveux d'or dont elle avait plus d'une fois regretté l'éclat, et, oubliant pour quelques heures ses inquiétudes, elle s'endormit d'un lourd sommeil, comme l'enfant s'endort après des larmes.

V**PRÉSENTATIONS**

L'arrivée de Dolorès n'avait pu passer inaperçue dans la grande rue de Sèvres, où les habitants vivent volontiers sur le pas de leur porte. Les voisins et amis de madame de Louvain transmettaient les nouvelles ; on l'avait vue, on se racontait ses perfections : elle avait, disait-on, les yeux plus grands que nature, les cheveux couleur de soleil levant,

la démarche si gracieuse, l'air si affable ! ce serait la perle de Sèvres ; on n'en pouvait trop dire.

La curiosité venant en aide à la sympathie, les visites ne manquèrent pas le lendemain à madame de Louvain ; on la complimenta de son bonheur, on la félicita d'avoir formé par ses soins une si belle nature et de recevoir une si heureuse compensation des peines qu'elle avait prises ; on demandait enfin si on ne verrait pas paraître cette charmante enfant.

Madame de Louvain se serait bien passée de ces effusions ; mais, reprenant son rôle de tendre mère, elle sonna Crucifix et lui ordonna de prier mademoiselle Laure de descendre au salon. Crucifix ouvrit de grands yeux et sortit sans rien comprendre.

— Elle se nommait Dolorès, dit avec émotion madame de Louvain ; mais ce nom

lui rappelait trop les malheurs de sa famille, et pour écarter d'elle toute idée douloureuse, je l'appelle Laure, cette pauvre enfant.

— Comme c'est touchant! dit madame Paintendre, une des plus intimes amies de madame de Louvain, en consultant le cercle qui grandissait toujours.

Et tout le monde fut de l'avis de madame Paintendre.

Dolorès fut saluée à son entrée par un murmure d'approbation. Après ce qui s'était passé la veille, elle fut bien surprise de voir madame de Louvain la presser sur son cœur avant de la présenter successivement aux personnes assemblées.

Elle fut aussi bien intimidée des compliments exagérés qui lui étaient adressés; elle n'en demandait pas tant. Une vie calme et cachée était plus selon ses vœux. Toutes les dames voulurent l'embrasser, et les messieurs

qui n'en pouvaient faire autant se confondaient en salutations.

Quand madame de Louvain, en faisant le tour du salon, passa avec sa nièce devant M. le vicaire, qui était un de ses visiteurs habituels :

— Je vous attendais là, dit le vieux et vénérable vicaire qui était aussi touché de la belle conduite de madame de Louvain que de l'air modeste et affable de Dolorès. Voilà un ange de plus pour notre paroisse, ajouta-t-il en prenant affectueusement la main de la jeune fille ; mais ce n'est pas tout, ma belle demoiselle, il vous faudra payer votre bienvenue. Les talents et la beauté sont souvent des pièges que nous tend le démon, mais ce sont aussi des dons de Dieu que nous devons faire tourner à sa gloire. Je vois à votre regard étonné que vous ne me comprenez pas, ma chère enfant, mais écoutez-moi bien.

Dolorès, se tenant modestement devant M. le vicaire, l'écoutait avec une respectueuse attention, et l'assemblée attendait avec curiosité la proposition qu'il allait faire.

— Mademoiselle, continua le vicaire, nous avons dimanche prochain une grande fête de charité, ce qui est la plus belle œuvre pour honorer le Seigneur. Nous savons avec quelle perfection vous touchiez l'orgue dans la chapelle de votre institution ; ne faites pas de signes de dénégation, madame votre tante en a tiré vanité près de M. le curé ; elle vous a trahie ; j'ai été vous entendre ; ce n'est pas à moi qu'il faut dire le contraire. Or, vous ne refuserez pas de remplacer pour cette fois notre organiste, qui est absent.

— On vous a bien surfait mon peu de savoir, dit Dolorès en souriant ; mais, si vous voulez vous contenter de la musique d'une pensionnaire, j'aurais mauvaise grâce à vous

refuser ; pourvu que je ne sois pas en vue, je suis toute à votre service.

— C'est un point de gagné, reprit l'entrepreneur vicairé ; mais vous devez à Dieu jusqu'au sacrifice de votre modestie. Nous voulons précisément vous mettre en vue. Nos paroissiens sont de pauvres pécheurs ; ils se laissent prendre par les yeux. Si vous leur présentez une bourse, en vous regardant ils ne marchanderont pas leur offrande. C'est un tort si vous voulez, mais nous ne pouvons pas refaire cette pauvre humanité, il faut la prendre comme elle est.

— Excusez-moi, dit Dolorès fort embarrassée...

— Comment, ma chère enfant, dit le vicairé en l'interrompant, vous refuseriez de tendre la main pour nous ? C'est comme si vous enleviez un billet de mille francs aux pauvres orphelines dont nous nous occupons.

Tout le beau monde des environs sera là, et ceux qui ne vous auraient pas marchandé une pièce d'or donneront des gros sous à M. le vicaire.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

dit le tendre Racine, car je connais mon répertoire profane. — Comment? répondrais-je au poète : C'est parce que mademoiselle Dolorès n'a pas voulu demander la charité pour les pauvres orphelines. Qu'en pensez-vous, madame? ajouta-t-il en se tournant vers la mère adoptive.

Il ne convenait guère à madame de Louvain de mettre ainsi sur le premier plan celle qu'elle aurait voulu faire passer toujours pour une petite fille sans conséquence ; elle était aux regrets d'avoir vanté le talent de sa nièce pour faire sa cour à M. le curé ; mais Dolorès éprouvait une grande répugnance à

paraître devant une nombreuse assemblée, c'était peut-être assez pour que madame de Louvain voulût le contraire.

De plus, elle réfléchissait qu'elle aurait bien sa part du succès quand on répéterait autour d'elle qu'elle avait tout fait pour cette enfant abandonnée. Il lui en reviendrait nécessairement considération et honneur ; elle en prit donc son parti.

— Ma tante, je vous en prie, dit Dolorès, vous seriez une si belle quêteuse ! Il me sera bien difficile de tenir l'orgue et d'être en toilette présentable.

— Vous voulez dire, interrompit le vicaire, qu'on ne peut sonner les cloches et être à la procession ; mais tout est possible à la charité, mon enfant. Nous ne tenons pas à votre toilette ; nous tenons à vous et à votre regard persuasif qui semble personnifier la charité. Il est certain que madame de Louvain ferait

une excellente quêteuse, ajouta-t-il comme un habile diplomate qui ne veut s'aliéner aucune des parties ; mais, pour cette fois, nous voulons mademoiselle Dolorès, *Dieu le veut*. D'ailleurs, madame de Louvain a sa place marquée dans la cérémonie.

— Mon enfant, dit madame de Louvain en intervenant : quand on a si peu de moyens de faire le bien, il serait inhumain et irréligieux de laisser échapper l'occasion. Votre modestie pourra en souffrir, mais, comme dit notre bon vicaire, vous en ferez le sacrifice à Dieu. Et puis, le bien-être dont vous jouissez ne doit pas vous faire oublier qu'il y a des orphelines bien malheureuses.

A qui madame de Louvain le disait-elle ? Dolorès devait en savoir quelque chose.

— Il ne faut pas que ce soit par contrainte, ma pauvre enfant, dit le bon vicaire en voyant l'air affligé de Dolorès ; Dieu ne veut

que les cœurs qui viennent à lui en toute liberté. Dites, le faites-vous volontairement ?

— Je le ferai par obéissance et par devoir, répondit Dolorès.

— *Nunc dimittis*, s'écria l'heureux vicaire ; je vais porter cette bonne nouvelle à M. le curé, dont je ne suis ici que l'ambassadeur.

La société joignit ses remerciements à ceux du vicaire ; et la population de Sèvres, depuis les premières maisons du bord de l'eau jusqu'aux confins de Chaville, limite opposée du pays, sut bientôt que, le dimanche prochain, la nièce, la fille adoptive de madame de Louvain, la belle Dolorès, tiendrait l'orgue à la fête de charité et quêterait après le sermon.

— Eh bien, Laure, dit madame de Louvain quand elle se trouva seule avec sa nièce ; vous êtes contente ? Il est naturel à votre âge de désirer paraître, mais il y a une certaine

convenance à ne pas laisser voir ce désir ; vous commencez à vous former. Vous voyez que j'ai été bonne camarade ; je vous ai donné la réplique comme si vous m'aviez soufflée.

— Oh ! ma tante, dit Dolorès, honteuse de cette insinuation ; pourriez-vous croire ?

— Ne faites pas l'Agnès, mon enfant, reprit madame de Louvain avec bonhomie, et voyez si vous avez tout ce qu'il faut pour paraître à votre avantage ; je me ferai un plaisir de vous aider et de satisfaire votre caprice.

Dolorès n'avait rien à répondre ; il resta donc convenu qu'elle était enchantée de remplir le principal rôle dans cette fête solennelle.

VI

PRÉPARATIFS

La semaine fut employée à se préparer pour la cérémonie dans laquelle Dolorès, bien contre son gré, devait paraître au grand jour.

Madame de Louvain, oubliant sa mauvaise humeur, par un revirement inattendu, voulut parer sa nièce comme une châsse pour se faire honneur de cette présentation.

Dolorès eût pu se croire aux premières années de son enfance, alors que sa tante, qui semblait jouer à la poupée, trouvait moyen d'arrêter les passants par la toilette excentrique et la frisure extravagante de la charmante créature.

La jeune fille n'avait plus qu'à se défendre contre les fantaisies de sa tante qui voulait lui faire essayer une robe de bal dont l'éclat attirait trop le regard et dont le corsage n'était pas de mise en cette circonstance.

— Il faut se faire valoir, disait madame de Louvain en assurant d'une ou deux épingles un pli qui ne faisait pas bien ; si vous étiez contrefaite comme votre amie mademoiselle Mathilde, que vous avez bien choisie à cet égard, je comprendrais vos scrupules ; mais, puisque vous êtes passable, et après tout puisque vous n'avez pour dot que

votre jeunesse et ce qu'on appelle votre beauté, encore faut-il les laisser voir quand il se présente une si belle occasion. Et qui sait s'il ne se trouvera pas à point dans ce beau monde quelque admirateur qui prendra cela pour argent comptant et qui vous demandera sur l'heure en mariage ?

— Je n'y ai jamais pensé, dit Dolorès, et d'ailleurs...

— Cela m'intéresse assez pour que j'y pense, interrompit la tante, et pour que j'en dise mon avis ; j'exige donc que vous vous fassiez très-belle ; c'est aussi pour moi une question d'amour-propre. C'est tout ce que vous pouvez faire pour m'obliger, et enfin s'il se présentait une occasion *convenable*...

Cette insinuation fit supposer à Dolorès qu'il s'agissait du chevalier Banco dont sa tante paraissait favoriser les assiduités, et madame de Louvain devina sa pensée.

— Que voulez-vous faire, alors ? continua-t-elle ; malgré ma bonne volonté dont je crois vous avoir donné des preuves, je ne puis pourtant, mon enfant, vous garder toujours à ma charge.

— Je travaillerai, dit timidement Dolorès.

— Vous travaillerez, c'est bientôt dit. C'est dans les romans et dans les légendes que vous avez vu de charmantes jeunes filles se faire une ressource de leurs talents d'agrément. Que deviendraient nos romanciers s'ils ne tenaient en réserve leurs ateliers de peinture, leurs albums, leurs cahiers de musique, et leur répertoire de convention ? Vous ne prenez pas sans doute cette comédie au sérieux. Ah ! si vous aviez un talent de premier ordre...

— Hélas ! interrompit Dolorès, je vois que je ne suis bonne à rien. Alors, je ferai de la couture, ma tante, et je vous servirai tant

que vous voudrez me garder près de vous.

— Ne vous inquiétez pas de tout cela, Laure, nous en reparlerons ; laissez-vous diriger par mon expérience, et vous n'aurez pas à vous en repentir.

L'expérience et surtout le bon sens de madame de Louvain n'étaient pas choses évidentes pour Dolorès qui avait l'esprit juste et le cœur droit. Dans son découragement, elle se livra aux modistes et aux couturières en protestant encore contre les exagérations de toilette qui lui étaient proposées.

Elle eut aussi deux séances préparatoires à l'église de Sèvres pour essayer l'instrument en présence de M. le curé et pour arrêter le choix des morceaux à exécuter. Le succès qu'elle obtint dans cette première épreuve lui donna un peu plus d'assurance.

VII**LE DESSOUS DES CARTES**

Le chevalier Banco se présenta plusieurs fois chez madame de Louvain pendant cette première semaine. Comme il s'était montré très-épris de mademoiselle Dolorès, nous devons supposer qu'il conservait pour elle les mêmes sentiments ; mais il ne pouvait se dissimuler l'impression désagréable qu'il avait produite sur la jeune fille, et, en ha-

bile tacticien, il adopta à son égard une autre ligne de conduite.

Il se montrait très-empressé près de la tante, avec une légère teinte de mélancolie, mais il n'adressait plus la parole à Dolorès. Il la saluait en entrant, et il ne semblait plus songer à elle ; c'était déjà un soulagement pour la jeune fille.

Madame de Louvain avait bien pu, du premier abord, attribuer à ses mérites personnels les assiduités de son voisin de campagne, et un reste de prétentions féminines avait peut-être contribué à augmenter la mauvaise humeur qu'elle ressentait du retour de sa nièce.

Il y avait eu évidemment dans son esprit une lutte dans laquelle sa vanité avait succombé pour faire place à d'autres calculs. Elle revint à des sentiments plus *raisonnables* ; seulement elle avait ses idées au sujet

de la transaction à intervenir. Il lui semblait tout naturel de se faire indemniser, par le preneur, des avances qu'elle avait faites en argent et en sensibilité pour l'éducation de Dolorès.

M. le chevalier Banco n'était pas sans fortune, du moins la vie aisée qu'il menait à la ville et à la campagne le faisait supposer. Il se donnait pour amateur passionné de l'art et admirateur de la beauté plastique. Il était le complaisant des artistes célèbres et le protecteur des jeunes talents qu'il exploitait quelquefois à son profit. Sa maison de Bellevue était ainsi décorée à peu de frais des plus séduisants spécimens des beautés mythologiques.

Nous ne croyons pas qu'il fût autrement sensible au charme de l'esprit et aux qualités du cœur, mais il eût été sans doute glorieux de posséder le trésor qu'il avait découvert.

Il se figurait l'impression qu'il produirait dans le monde des arts quand Dolorès éclairerait les salons de tout l'éclat de sa surprenante beauté, quand on demanderait : Quel est ce nouvel astre, et quand on répondrait autour de lui : C'est la jeune épouse du chevalier Banco.

Peut-être même pensait-il que dans le prestige d'une si belle personne il y avait un moyen d'être recherché partout et d'arriver à tout, avec un peu de savoir-faire.

Madame de Louvain, comme nous l'avons dit, estimait de son côté que tout cela avait bien un certain prix, et, selon elle, il était de toute justice qu'il lui revînt quelque chose sur le marché.

Ces deux personnages commençaient donc à s'entendre à demi-mot, et l'on pouvait prévoir qu'il se jouerait un jour ou l'autre une partie dont la pauvre enfant serait l'enjeu.

Hélas ! qui oserait nous répondre que dans certains mariages du meilleur monde la question d'argent n'a pas pesé de tout son poids ?

Non pas que madame de Louvain trouvât, dans ce qui lui restait de conscience, le moindre scrupule en se proposant de disposer ainsi de sa nièce : elle croyait lui procurer un brillant établissement, et elle aurait accepté au besoin un dédommagement de ses peines.

Cette habile personne n'était donc pas fâchée de produire sa nièce devant une grande assemblée pour inquiéter le chevalier et pour l'obliger à déclarer ses intentions d'une manière positive, au lieu de se borner à de stériles et improductives admirations.

VIII

LA QUÊTEUSE

N'avons-nous pas dit qu'une mère est toujours belle quand elle tient son enfant dans ses bras ? Nous dirons bien plus, qu'une chétive église est toujours belle quand ses enfants sont réunis sous ses voûtes délabrées.

Mais c'est surtout quand l'église célèbre les fêtes de la charité que sa beauté est intelligible pour les moins clairvoyants. La foi

douteuse se rallie à ce symbole de l'amour. Ceux que la lumière n'a pas encore éclairés deviennent ce jour-là des fidèles convaincus, en attendant que leur cœur s'ouvre à la vérité.

La petite église de Sèvres, qui, il faut le dire, n'a pu prétendre à être classée parmi les monuments historiques, ni par le caractère, ni par les détails de son architecture, était donc resplendissante en ce jour de dimanche consacré à une bonne œuvre. Tout y prenait une signification compréhensible.

En effet, il y avait là à l'entrée du chœur le troupeau des petites orphelines délaissées qui avait été rallié et recueilli par quelques jeunes sœurs de Charité. Par un prodige de la volonté ces pauvres enfants avaient été très-passablement habillées pour la circonstance, mais les saintes filles qui les avaient adoptées étaient elles-mêmes sans ressources

pour abriter et nourrir leurs jeunes élèves. Elles n'avaient que leur cœur, et elles l'avaient donné à leur petite famille en attendant avec confiance le pain du jour.

Nous ne connaissons rien au monde de plus touchant, — ce n'est pas assez dire, — rien de plus entraînant que ce miracle de l'amour renouvelé sans cesse sous nos yeux.

Ces jeunes femmes au charmant et calme visage, elles ont donc renoncé à toutes les aspirations, à toutes les joies du monde ! Élevées par l'amour mystique au-dessus des intérêts humains, elles ne se réfugient pas dans le quietisme du cloître, elles veulent souffrir, elles veulent aimer et secourir ceux qui souffrent. Si leur âme est à Dieu, leurs bras, leur vie, leur cœur, sont au service des plus misérables.

Ceux mêmes qui ne peuvent approcher de cette perfection, ceux qui sont retenus par

la servitude du monde, sont encore ébranlés par ce ravissant tableau et enivrés par le parfum subtil de cette fleur au pur calice, de cette belle fleur qui s'est développée sur la terre des chrétiens et qui s'appelle la charité.

Il faut excuser cette digression qui a suspendu le cours de notre histoire. C'est un privilège dont abuse quelquefois le conteur; mais, à voir l'intérêt avec lequel les fidèles considéraient les pauvres enfants abandonnés, on peut supposer que ces réflexions étaient celles d'une partie des assistants.

Avant l'heure de l'office, l'église était remplie par une brillante assemblée qui était accourue de toutes les maisons de campagne des environs, sur des invitations spéciales. Les fidèles attardés, ne trouvant plus de place, restaient en groupe devant le portail.

La messe commença. Le talent des chœurs, il faut en convenir, n'était pas à la hau-

teur de la cérémonie. Le *serpent* qui accompagnait le plain-chant n'eut pas le succès qu'il obtint dans le Paradis terrestre, car sa voix perçante n'avait rien de séduisant et de persuasif.

L'auditoire trouva une ample compensation dans l'exécution sage et expressive de Dolorès, qui semblait pleurer et implorer pour les pauvres délaissées, dont la misère devait l'émouvoir plus que tout autre. Les voûtes modestes de la petite église n'avaient peut-être jamais été ébranlées par des accents si vrais et si intelligibles.

Nous avons regretté souvent que quelques artistes habiles, qui se donnent carrière dans nos plus belles églises, s'élèvent à de telles hauteurs que les fidèles ne puissent les suivre. Ils entonnent à grand fracas la trompette du jugement dernier quand il s'agit de distribuer le pain béni; ils font trembler les vi-

trages de l'église au grand préjudice des organisations délicates, au lieu de faire chanter les voix célestes que possède leur instrument magique et d'accompagner pieusement les hymnes sacrées sur la harpe et sur la lyre.

Le digne curé de Sèvres prit la parole au milieu du profond silence de l'assemblée. C'était un tendre père entouré de sa famille en Dieu. Il avait pris pour texte ces paroles du Sauveur : « Laissez venir à moi les petits enfants, » et dans les petits enfants il comprenait tous ceux qui sont affligés, abandonnés, égarés, révoltés; il invoquait pour ces déshérités le précepte divin de l'amour qui sauvera le monde.

Le pasteur avait bien préparé les voies pour la belle quêteuse, qui s'avança sous la conduite de l'adjoint, précédée du suisse au grand plumet et suivie à distance du bedeau en grande robe mi-partie noire et rouge.

Dolorès, en se défendant des influences de sa tante, avait fini par obtenir un costume convenable et exempt d'exagération. Sa taille élancée, sa démarche gracieuse et son incomparable beauté donnèrent plus d'une distraction aux fidèles.

C'était bien la partie la plus intimidante de sa tâche que commençait la pauvre Dolorès. Elle n'était pas rassurée par la curiosité des regards qui se fixaient sur elle. Quelques belles dames, pour avoir occasion de contempler plus longtemps cette douce physionomie, cette beauté à l'auréole d'or, affectaient de ne pas trouver l'argent qu'elles cherchaient, puis elles le déposaient tardivement dans la bourse, en adressant à la jeune fille un sourire de sympathie.

Quant à madame Paintendre elle était véritablement si émue, qu'elle en laissa tomber son argent et disparut sous les chaises

pour le chercher pendant que passait la quêteuse.

Dolorès, un peu éblouie par cette assemblée, confuse des demi-mots qu'elle entendait autour d'elle, fatiguée de passer dans le chemin étroit qui lui était tracé, suivait machinalement le suisse au costume éclatant et récompensait d'un remerciement chaque obole qui tombait dans sa bourse de velours.

Madame de Louvain, en costume de cérémonie, trônait au banc d'œuvre et obtenait tout l'effet qu'elle avait prévu. Lorsque Dolorès s'avança respectueusement pour lui présenter la bourse, il sembla à la tante que tous les regards disaient : « C'est la mère de cette charmante fille; c'est bien plus, c'est sa bienfaitrice, celle qui a pris soin de l'enfant abandonnée et qui en a fait une personne accomplie. »

La quêteuse passa, et un peu plus loin elle

se trouva en présence d'une jeune personne que nous avons entrevue au commencement de cette histoire. C'était mademoiselle Mathilde de Hauterive, qui, se trouvant chez sa mère à sa campagne de Chaville, était venue sur invitation assister avec son oncle à cette cérémonie.

— Quelle bonne rencontre, dit Mathilde à voix basse en serrant la main de Dolorès qui passait. Nous sommes voisines de campagne : nous nous reverrons.

L'oncle de Mathilde, qui tenait à la main une pièce d'or, leva la tête et reconnut avec surprise la jeune quêteuse, que ses mauvais yeux l'avaient peut-être empêché de bien voir et dont l'aspect l'avait frappé d'admiration lors de la première rencontre à la distribution des prix.

— Pardon, mademoiselle, dit-il avec vivacité, je me suis trompé.

Et tirant de son portefeuille un billet de banque, il en enveloppa la pièce d'or qui devait être sa première offrande.

— Vous le voyez, dit tout bas à Dolorès l'heureux adjoint qui lui donnait la main, M. le vicaire vous l'avait prédit, vous changez le cuivre en or.

Cette rencontre ne fit qu'augmenter le trouble de Dolorès. Il lui semblait que l'offrande avait quelque chose qui s'adressait personnellement à elle, puisque la valeur en avait été tellement modifiée quand il avait reconnu la quêteuse.

Cependant, comme il s'agissait d'une œuvre de charité, elle ne voulut y voir qu'une marque de sympathie de la part du compagnon de son amie. Elle pensa plus d'une fois à son air de bonté paternelle et de profonde pitié : ceux qui souffrent ont tant besoin d'un appui et d'une consolation, qu'il suffit d'un

bon regard et d'une douce parole pour les attirer et les émouvoir.

Elle se reprochait bien un peu de faire ces réflexions qui l'intéressaient personnellement, au lieu de songer seulement à l'œuvre de charité qui lui était confiée. Enfin, sa tâche étant accomplie, elle disparut, et on n'entendit plus pendant la dernière partie de l'office que la voix de l'orgue dont les actions de grâces ressemblaient aux concerts des anges, pendant que les jeunes acolytes balançaient l'encensoir devant le tabernacle illuminé de gerbes de flamme.

Puis la foule s'écoula; les équipages défilèrent à grand bruit dans toutes les directions. Les bonnes religieuses et leurs petites filles abandonnées attendaient à la sortie la quêteuse qui s'était tenue à l'écart, et elles se pressaient autour d'elle.

En revenant à la maison sous la conduite

de sa tante, Dolorès se sentait un peu consolée de son entreprise en se souvenant de son heureuse rencontre et en songeant que le premier usage qu'elle avait pu faire de son peu de savoir et de sa bonne volonté n'avait pas été inutile à de pauvres enfants dont la misère la touchait profondément, parce que c'était sa propre misère.

Mais celle qui fut la plus fière de sa journée, ce fut Crucifix. Non pas qu'elle fût plus expansive qu'à l'ordinaire : elle n'avait pas la parole, mais laissant de côté son bonnet noir, elle s'était pavoisée d'une cornette blanche, ce qui était chez elle très-significatif; elle suivait sa maîtresse à distance en portant les livres d'office, et elle adressait aux passants un regard vainqueur qui voulait dire : « Voilà comme nous sommes, nous autres, et comment nous savons faire de la musique. »

IX

L'ORPHELINE

M. Prieur avait été vivement touché de la beauté, de la grâce, des talents de Dolorès. Il avait eu, il faut le dire, de fréquentes distractions pendant l'office, mais il se les pardonnait presque, parce qu'elles n'éveillaient en lui que des idées de charité et de compassion ; c'était du moins ce qu'il voulait croire.

Le charme de la jeune fille aurait produit

sur lui une impression moins profonde, si au-delà de sa beauté, il n'avait deviné, dans son regard et dans son ensemble, les sentiments élevés que cette beauté laissait entrevoir.

Non pas que sur un premier regard il eût résolu de combler des faveurs de la fortune la jeune orpheline que sa nièce Mathilde lui avait tant vantée ; mais, s'il était doué d'une âme généreuse, il était inhabile à la charité. Il lui semblait que les dons qu'il voulait répandre décupleraient de prix s'ils étaient dispensés par les mains, par la voix, par le sourire de Dolorès.

Il se figurait quelle radieuse apparition ce serait au lit de souffrance des abandonnés quand ce bon ange viendrait y apporter en son nom des secours et des consolations.

La charité est un art ; ceux qui souffrent sont susceptibles, irascibles, quelquefois injustes. Il faut toucher leur plaie d'une main

délicate ; c'est ce qu'ont oublié quelquefois des bienfaiteurs animés des meilleures intentions.

« Eh, mon ami, tire-moi du danger,
Tu feras après ta harangue. »

M. Prieur était persuadé que le regard et le sourire de Dolorès seraient la plus douce et la plus éloquente des harangues.

Mais l'oncle de Mathilde était-il sous le prestige d'une illusion, ou bien Dolorès était-elle tout à fait digne d'être le charmant ministre de ses charités ? C'est ce qu'il voulut d'abord éclaircir, sauf à savoir si d'autres difficultés ne s'opposeraient pas plus tard à la réalisation de ses projets.

Comme il ne pouvait s'adresser à madame de Louvain, il lui sembla que l'institutrice qui avait élevé Dolorès depuis sa première enfance pourrait lui fournir les renseignements les plus complets.

Il fut reçu avec tous les égards qui étaient dus à l'oncle de mademoiselle de Hauterive, il recueillit sur le compte de la jeune fille les témoignages les plus édifiants et les plus flatteurs. Cette dame lui exprima même le vif désir de garder près d'elle Dolorès et de pourvoir à son avenir si un jour elle était libre de ses actions. C'est à cette source que M. Prieur puisa encore le récit des malheurs qui avaient frappé la famille de sa jeune protégée.

Dolorès était née à la Martinique, où ses parents étaient allés chercher fortune. Elle n'avait pas un an quand son père y mourut du chagrin que lui causa sa ruine, car c'est en pareil cas que les peines d'argent sont des peines de cœur. Il laissait sans secours sa jeune femme et l'enfant qu'elle nourrissait encore.

La mère de Dolorès résolut de quitter sans

retard cette île où elle avait été si malheureuse. Elle employa ses dernières ressources à payer sa traversée. Elle espérait trouver quelques secours dans la famille de son mari dont elle suivait à cet égard les dernières instructions.

Mais ce qui doublait le chagrin de la pauvre femme, c'est qu'elle croyait être la première cause de ce malheur. C'est elle qui avait poussé son mari à aller chercher fortune au delà des mers ; il n'y avait consenti qu'à contre cœur ; elle se reprochait amèrement de ne pas s'être contentée de l'heureuse médiocrité dont elle jouissait dans son pays.

Pendant la traversée, elle pressait sur son sein les lèvres de la petite créature, mais son lait était tari par la souffrance ; elle tomba tout à fait malade. Les passagers et l'équipage s'intéressaient à la pauvre femme sans

pouvoir apporter aucun soulagement à son mal, car il n'y a pas de remède contre le désespoir.

Enfin, il vint un jour fatal, un jour de deuil. Le capitaine, qui était bon et généreux, exprimait son chagrin par toutes sortes de malédictions.

— C'est une jolie commission, disait-il, dans un langage que nous sommes bien obligé d'adoucir ; oui, c'est une bague au doigt, de faire naviguer la mère et l'enfant. Nous allons jeter la pauvre femme par-dessus le bord, et qui gardera la petite ? J'ai pourtant autre chose à faire moi, ajoutait-il, en tenant dans ses bras la mignonne Dolores, et en l'embrassant avec pitié. Je ne suis pas une bonne d'enfant.

— Donnez toujours, dit une bonne religieuse qui revenait en France, selon les ordres de sa supérieure.

Elle s'appelait sœur Marcel ; elle avait vainement prodigué ses soins à la malheureuse mère jusqu'à son dernier jour.

— Ce n'est pas à vous que j'ai besoin de la recommander, ma sœur, dit le capitaine. Chacun son métier, et les filles seront bien gardées. Voilà tous les renseignements que j'ai pu tirer de la pauvre femme, car je voyais bien où nous allions. — Tenez : c'est le nom et l'adresse de son beau-frère, auquel vous devez remettre l'enfant. C'est tout au plus si on peut lire, tant sa main tremblait. Sur ma foi de matelot, pour ce qui l'attend dans ce monde, la fille aurait aussi bien fait de suivre sa mère. Ce serait pourtant dommage, ajouta-t-il en contemplant l'innocente et charmante petite créature, et en se repentant de sa mauvaise pensée.

— Pourquoi douter de la Providence ? dit sœur Marcel en s'emparant de l'enfant. Le

bon Dieu garde peut-être toutes ses bénédictions à la pauvre innocente.

— Que le Seigneur me pardonne et qu'il vous entende, ma sœur, dit avec humilité le capitaine.

Et il se découvrit respectueusement en regardant le ciel, car le sentiment religieux domine dans ces cœurs intrépides.

Après les prières d'usage, le cercueil entouré d'une voile blanche fut lancé dans les flots calmes ; une gerbe de perles liquides jaillit avec bruit au-dessus de l'abîme. L'enfant, qui ne pouvait rien comprendre, étendait ses petits bras vers cette scène étrange, en cherchant sa mère, puis tout rentra dans le repos.

On trouva bien peu d'argent dans les bagages de la morte. Les passagers firent une collecte dont le montant fut remis à la sœur Marcel pour pourvoir aux premiers

besoins de l'enfant à son arrivée en France.

Un jour M. de Louvain, qui habitait alors Paris, reçut de Bordeaux une lettre signée de la bonne religieuse. Elle lui donnait les tristes détails que nous avons racontés, et l'informait que, ne pouvant venir à Paris, elle tenait l'enfant à sa disposition.

M. de Louvain n'avait pu dissuader son frère de ce voyage qui devait être si fatal; cependant, il lui avait conservé toute son affection. Il accepta sans hésiter l'héritage du malheur, et alla lui-même chercher la petite abandonnée qu'il entourait de soins et qu'il recommanda en mourant à la sollicitude de madame de Louvain. Nous avons vu comment les vœux de ce digne homme étaient remplis par sa veuve.

La sœur Marcel était revenue plusieurs fois à Paris; elle avait voulu revoir la jeune Dolorès, et c'est [par elle que l'institutrice

avait été informée de ces tristes détails.

Le récit de ces infortunes captiva plus encore M. Prieur. Il avait gagné sa fortune en affrontant les périls de la mer ; il lui sembla qu'il devait une compensation à l'innocente victime de « l'élément perfide. » La tendre amitié que l'institutrice conservait pour son ancienne élève était encore une puissante recommandation. Il s'abandonna donc avec moins de réserve au penchant qui l'entraînait vers Dolorès, et il résolut d'en faire pour le moins le ministre de ses bonnes œuvres.

X

INVITATION

Nous revenons à la sombre et austère maison de Sèvres, dans laquelle, après des agitations passagères, le calme régnait en apparence.

Madame de Louvain voulait être aimable avec sa nièce et daignait lui faire compliment de sa musique et de ses succès. Dolorès en

était un peu inquiète, car elle avait remarqué que ces *remous* dans le caractère de sa tante étaient souvent précurseurs des tempêtes. Elle s'étudia à ne pas donner prise par ses paroles à de nouvelles réprimandes, ou plutôt à être *bonne écouteuse*, ce qui était la manière la plus sûre de trouver grâce devant madame de Louvain.

Le chevalier Banco n'avait pu assister à la fête de charité, et cela au grand soulagement de Dolorès, car elle redoutait qu'il fût proposé pour conduire la quêteuse. L'idée de se voir donnant la main en public à ce personnage dont les assiduités la fatiguaient, et dont le silence avait encore une intention offensante, tout cela était plus qu'elle n'en eût pu supporter ; elle se félicitait donc d'avoir échappé à une crise que son refus obstiné eût peut-être rendue décisive. Mais elle ne se faisait pas illusion ; elle prévoyait aux insi-

mutations de sa tante qu'un jour ou l'autre la question reviendrait à l'ordre du jour.

En effet, un jour que les deux dames étaient dans le salon, occupées silencieusement à des travaux d'aiguille, le dialogue suivant s'établit :

— Savez-vous, Laure, dit madame de Louvain en quittant sa tapisserie et en regardant fixement sa nièce, savez-vous que vous avez été plus clairvoyante que moi ?

— De quoi parlez-vous, ma tante ?

— Vous le savez aussi bien que moi ; vous avez deviné que le chevalier avait du penchant pour vous, alors même que je ne voulais pas y croire.

— Et pourquoi le croyez-vous maintenant, ma tante ?

— Vous le demandez ? mon enfant ; cela est aussi clair que le jour. Ne voyez-vous pas son air affligé et préoccupé depuis que

vous l'avez traité avec tant de froideur? Vous avez si bien fait, que vous l'avez éloigné et que vous m'avez privée d'un de mes plus intimes amis.

— Vous savez, ma tante, que je suis trop pauvre pour songer à me marier, et quand cela serait possible, encore faudrait-il...

— Voyons, que vous faudrait-il? car je vois que vous voulez faire vos conditions.

— Encore faudrait-il, reprit timidement Dolorès, qu'il y eût quelque convenance d'âge, de sentiments, de position, et il n'y a rien de cela entre nous.

— Si vous croyez que vous aurez à choisir, je ne demande pas mieux; mais ne vous y trompez pas, on ne trouve pas toujours des gens désintéressés. Ceux qui se présenteront demanderont *combien* vous avez, et le compte en est bientôt fait. Le chevalier ne demande rien, c'est à considérer.

— Mais, ma tante...

— Ne vous défendez pas, mon enfant, ne rougissez pas, il n'y a pas de contrainte; vous admettez bien que cela est parfaitement désintéressé de ma part, ou plutôt je n'y ai d'autre intérêt que celui de votre bonheur.

— Je n'en puis douter, ma chère tante, mais je suis si jeune..., vous le disiez l'autre jour. Je ne puis prendre au sérieux les compliments dont s'amusaient M. Banco et dont il s'abstient aujourd'hui.

— N'en parlons plus, dit madame de Louvain d'un air piqué, je voudrais avoir mieux à vous offrir, je crains que vos succès de quêteuse ne vous aient tourné la tête.

Dolorès avait bonne envie de répondre que c'était contre son gré et pour obéir à sa tante qu'elle avait cédé aux instances du vicaire; elle fit aussi bien de s'abstenir. Quel-

ques visites vinrent heureusement interrompre un silence qui était encore une protestation.

Ce n'était rien moins que M. le curé en personne qui venait remercier madame de Louvain et sa nièce; il fut bientôt suivi de la supérieure des religieuses dont la visite avait le même but; puis un nouveau coup de sonnette se fit entendre, et Crucifix annonça mademoiselle de Hauterive et M. Prieur, son oncle, qui firent leur entrée.

Entre deux sourires, madame de Louvain regarda sa nièce d'une certaine manière qui voulait dire : Suis-je déjà tenue de recevoir vos amis, tandis que par votre faute je suis privée des miens.

M. Prieur, qui avait tout deviné, affecta de ne pas comprendre ce mauvais vouloir.

— Madame, dit-il, après avoir salué l'assistance, ma sœur, madame de Hauterive,

que sa santé empêche de sortir, nous charge de vous faire tous ses compliments et de vous remettre cette lettre. Nous avons eu la bonne fortune d'assister l'autre jour à une cérémonie intéressante dont mademoiselle votre nièce, je devrais dire votre fille, a fait tous les frais. Ma nièce Mathilde y a retrouvé avec bonheur sa jeune amie de pension dont elle s'était séparée à grand'peine. Nous espérons que, cédant aux sollicitations de madame de Hauterive, vous lui ferez l'honneur de venir passer une journée à sa campagne de Chaville avec mademoiselle Dolorès.

— Monsieur, répondit froidement la dame, je suis flattée sans doute de la politesse de madame de Hauterive, mais je vis ici fort retirée, ma santé exige aussi des ménagements, je crains la fatigue ; je vous prie de vouloir bien vous charger de mes remerciements et de mes excuses.

Dolorès, qui était assise près de son amie, lui dit d'un regard : Je te l'avais prédit, il n'y faut pas penser. Mais mademoiselle de Hauterive, qui avait entrepris cette négociation, était, malgré sa faible nature, une personne de résolution qui ne voulait pas les choses à moitié, et qui, accoutumée à voir satisfaire tous ses caprices, ne se laissa pas rebuter pour si peu de chose.

— Madame, dit-elle, malgré tous les regrets que nous cause votre refus, nous n'osons pas insister, nous craindrions d'être indiscrets, mais si vous nous privez du plaisir de votre présence, donnez-nous au moins Dolorès. Ma mère la voyait souvent à la pension, et vous savez que vous avez eu déjà la bonté de nous la confier.

Madame de Louvain aurait bien voulu pouvoir dire que sa nièce ne l'avait jamais quittée et qu'elle ne pouvait l'aban-

donner à des étrangers. Elle cherchait encore un moyen de résister quand M. le curé vint lui porter le dernier coup en prenant la parole.

— Chère dame, dit-il avec bonhomie, cette charmante enfant a assez fait pour nos orphelines pour qu'à mon tour je lui vienne en aide ; car il est facile de voir à son regard qu'elle meurt d'envie de passer une si belle journée à la campagne ; n'est-il pas vrai, mademoiselle ?

— Je ferai ce que ma tante voudra, dit en souriant Dolorès.

— Ce n'est pas répondre cela, mais nous vous entendons à demi-mot... Allons, madame, laissez-vous toucher ; aussi bien, vous ne pourriez remettre mademoiselle en de meilleures mains.

La supérieure appuya gracieusement la requête du curé. Madame de Louvain aurait

manqué au rôle de mère tendre et indulgente qu'elle avait adopté si elle avait résisté plus longtemps.

Encore si elle avait pu revenir sur les bonnes raisons qu'elle avait données pour ne pas être du voyage ! mais il était trop tard. Elle céda d'assez mauvaise grâce, un peu blessée de voir qu'on se passait si facilement de sa présence.

— Puisque vous le voulez, dit-elle en s'adressant à M. Prieur, pour quel jour est votre invitation ?

— Pourquoi pas tout de suite, dit gaiement Mathilde en intervenant, car elle craignait quelque revirement malencontreux. Viens donc, chère Dolorès, puisque madame a la bonté de céder à nos instances.

Elle prenait son amie par la main et voulait l'entraîner ; mais Dolorès, ayant encore consulté sa tante d'un regard, demanda au

moins le temps de prendre une robe et un chapeau, et elle sortit.

— Vous avez là une charmante enfant, madame, dit M. Prieur, usant en toute liberté du privilège que semblait lui donner son âge.

— C'est une charge réelle pour moi, répondit la dame ; mais j'accomplirai jusqu'au bout la tâche volontaire que j'ai entreprise. Cette enfant n'est pas même de ma famille, comme on pourrait le croire ; c'est une nièce de mon mari que j'ai voulu sauver de la misère...

La jeune fille rentrait toute radieuse ; elle interrompit sans le savoir une confidence qui manquait de générosité. Elle avait une petite robe rose et un chapeau de campagne qui rendaient la belle Dolorès tout à fait *jolie*. Elle tendit la main à sa tante en la remerciant.

— Vous ne m'embrassez pas, mon enfant, dit madame de Louvain.

Dolorès ne pouvait s'accoutumer à cette comédie qui ne se donnait qu'au profit des étrangers. Elle avança son front pour recevoir les adieux de sa tendre mère.

— A quelle heure dois-je l'envoyer chercher? demanda la dame.

— Nous ne vous donnerons pas cette peine, répondit M. Prieur, nous aurons l'honneur de vous ramener mademoiselle; en voiture nous n'avons pas un quart d'heure de chemin.

— Je n'ai pas besoin de vous la recommander! dit madame de Louvain avec tendresse.

— Nous en aurons soin comme de notre enfant, répondit M. Prieur.

Mademoiselle de Hauterive fit aussi ses promesses et ses remerciements et prit congé

en serrant la main de Dolorès, qui n'était qu'à demi heureuse; elle prévoyait que cette concession de sa tante pourrait lui coûter cher, et si elle avait surpris un dernier regard de madame de Louvain, elle aurait peut-être renoncé au plaisir que lui promettait cette promenade.

XI

UNE BELLE JOURNÉE

Comme la jeunesse oublie vite ! Le chagrin est si peu naturel à cet âge où tout n'est d'ordinaire que fleurs, que printemps, que lumière ! Il suffit d'un rayon de soleil et d'un sourire d'amitié pour sécher des larmes sur un jeune visage.

Dolorès avait bien ses peines : elle n'avait pas connu les douceurs de la famille ; elle

vivait dans la servitude d'une tante qui ne paraissait guère l'aimer, et dont les projets commençaient à lui donner de l'inquiétude. Comment cette belle nature s'était-elle développée sur ce sol inhospitalier? elle était comme le lis des Alpes qui fleurit sur l'aride rocher : il ne doit rien à la terre, il emprunte sa substance et son éclat aux espaces éthérés.

Elle ne fut pas plutôt dans la voiture, qu'elle éprouva un sentiment de soulagement et de bien-être. Elle ne songea plus à l'heure prochaine du retour, elle aspira avec ardeur les bouffées d'air libre qui venaient caresser son beau visage et se jouer dans les boucles de sa chevelure dorée. Son amie lui tenait la main et la contemplait avec bonheur. La figure amaigrie et malade de Mathilde s'éclairait presque d'un rayon de la beauté de Dolorès.

— Chère petite, lui disait-elle, nous t'avons enlevée, tu es à nous pour tout un jour. Que ne pouvons-nous passer notre vie ensemble comme deux bonnes petites sœurs ! Comme tu aurais soin de moi jusqu'à mon dernier jour ! Ce ne sera pas bien long, je le sais bien, ajouta-t-elle en mettant sa main sur son cœur qui battait trop vite.

— Cruelle Mathilde, dit M. Prieur, pouvez-vous nous parler ainsi ! Vous voulez désoler votre amie pour le seul jour qu'elle peut vous donner ?

— Pardon, reprit Mathilde, je me suis oubliée, je ne le ferai plus. — C'était pour me rendre intéressante, continua-t-elle avec un triste sourire, et pour prouver à Dolorès que je ne puis me passer d'elle.

— Chère enfant, dit Dolorès en l'embrasant, je t'aimerais tant, je te soignerais si bien que tu serais bientôt guérie ; mais ne

rêvons pas un tel bonheur. Je suis prisonnière ; puis-je songer à m'affranchir ? ce serait oublier tout ce que ma tante a fait pour moi. Je tâcherai par ma soumission de trouver grâce devant elle ; en attendant, jouissons des courts instants qu'elle nous a donnés.

— C'est bien parler, mademoiselle, dit M. Prieur, se mêlant à la conversation. On ne peut se tromper en suivant une voie si droite. L'avenir vous récompensera ; mais pour aujourd'hui regardez cette belle campagne et ce beau ciel, ne pensez qu'aux amis qui sont si heureux de vous entraîner.

La voiture avait déjà quitté la longue et monotone rue de Sèvres, et, prenant à gauche, en passant sous un viaduc du chemin de fer, elle suivait le chemin montant qui conduit aux bois accidentés et pittoresques de Chaville.

La tendre amitié de Mathilde, la voix

douce et sympathique de son oncle, et puis la diversité des objets, le beau temps, la liberté, un oiseau qui passait en chantant : tout cela charmait la jeune prisonnière, et sa figure s'embellissait encore d'une expression de sérénité et de sécurité qui ne lui était pas habituelle.

La maison de madame de Hauterive était agréablement située, à mi-côte, au bord des bois, et le jardin descendait en pente douce jusqu'au fond de la vallée, qui devient plus évasée à mesure qu'elle s'éloigne de Sèvres.

Les environs de Paris sont privilégiés; pour être appréciés, il leur manque, comme on l'a dit, d'être plus loin de nous. Ainsi, des hauteurs de Chaville, le regard se repose sur des bois, sur des prés, sur la vaste ceinture du parc de Saint-Cloud; par une échappée au fond de la vallée, on découvre presque les limites de la grande cité dont les armes

parlantes sont un navire, et qui semble flotter à l'horizon dans une mer bleuâtre.

Madame de Hauterive, épuisée par une longue maladie, était installée dans un petit jardin garni de fleurs qui sépare la maison de la route. Elle se leva avec peine pour aller au-devant des arrivants et fit bonne amitié à Dolorès.

— Mon enfant, lui dit-elle, j'aurais voulu faire visite à madame votre tante, je l'aurais peut-être décidée à vous accompagner. Ma pauvre Mathilde, notre enfant gâtée, ne pouvait plus se passer de vous; elle voudrait vous avoir toujours. Donnez-lui du moins cette journée en attendant mieux; mon frère vous fera les honneurs du parc ou plutôt du jardin, où vous trouverez déjà de la compagnie, car tous les enfants du voisinage sont devenus les amis de Mathilde. Vous avez votre liberté jusqu'à l'heure du dîner.

Dolorès dit combien elle était touchée et reconnaissante d'un si tendre accueil, et descendit avec Mathilde au jardin, où elle trouva une bande d'enfants et de jeunes filles qui prenaient leurs ébats sur la pelouse. C'était un joli tableau.

L'enfance a un sentiment instinctif de la beauté, qui l'entraîne vers les belles et exceptionnelles natures. Dolorès tenait déjà par la main deux charmantes petites filles qui l'avaient adoptée et ne voulaient plus la quitter.

M. Prieur ne tarda pas à se rapprocher de la bande joyeuse. Il tenait un livre à la main, mais il ne le lisait pas attentivement; son regard se portait avec intérêt vers la belle Dolorès, dont la taille élevée dominait le jeune groupe, et qui avait plutôt l'air d'une jeune mère entourée de sa petite famille.

Les enfants, ayant aperçu M. Prieur, lui

demandèrent une belle histoire comme il savait si bien en conter. Celui-ci, sans trop se faire prier, s'installa sous un arbre; toute la bande se rangea sur l'herbe autour de lui. Dolorès avait près d'elle ses deux inséparables.

Il fallait voir tous ces grands yeux limpides fixés sur le conteur, comme si l'auditoire voulait saisir au passage et suivre du regard les paroles merveilleuses qui sortaient des lèvres de M. Prieur. Ce n'était rien moins que l'histoire toujours nouvelle de *la Belle et la Bête*.

Dolorès ne fut pas celle qui trouva le moins de plaisir à entendre le dénouement de ce charmant conte; elle se prêtait à la situation avec toute la naïveté de l'enfance.

Le coup de baguette magique qui transforme le monstre du conte de fée en un jeune et beau prince, au moment où la belle *Zemire*

consent à l'épouser, produisit tout son effet et fut particulièrement admiré. M. Prieur fut récompensé de sa complaisance par des applaudissements dont la sincérité ne pouvait être mise en doute.

-- Ceci est bon pour des enfants, mon oncle, dit Mathilde, mais pour des grandes personnes comme nous, n'avez-vous pas quelque chose à nous lire de votre livre de poésie ?

— C'est bien sérieux, dit M. Prieur, et mademoiselle Dolorès n'aime peut-être pas la poésie ?

— Nous l'écouterons de confiance, dit Dolorès, car nous savons que vous allez bien choisir.

— Vous avez raison, mademoiselle; les faux poètes ont fait douter de la vraie poésie, il faut choisir; mais je crois que vous aimerez cette page qui vient de tomber sous mes yeux.

Les enfants, ne comprenant plus rien à ce qui se disait, se dispersèrent, et M. Prieur, ouvrant son livre, lut une poésie intitulée les *Vers dorés*, dont nous ne citerons que les dernières strophes :

Poète inassouvi d'idéales amours
Et qu'attire l'aimant des choses magnanimes,
Ainsi vais-je altéré de sentiments sublimes,
D'un espoir obstiné rêvant de plus beaux jours,
Et, bien que retombant chaque fois de leurs cimes,
Vers les divins sommets rouvrant l'aile toujours.

Sans ces nobles élans que deviendrait la vie?
Dès que s'éteint la flamme ou le désir du beau,
Le corps opprime l'âme et n'est plus qu'un tombeau.
L'égoïste bonheur ne vaut pas qu'on l'envie;
Dieu donna la pensée à l'homme pour flambeau;
Et quand ce flambeau meurt il fait nuit dans la vie.

Élevons donc nos cœurs, et quel que soit le sort,
Comme ces hauts glaciers que le soleil assiège
Sans que tous ses rayons puissent fondre leur neige,
Gardons notre vertu ferme jusqu'à la mort :
Vers la mort on s'avance avec un beau cortège
Quand l'âme rayonnante est libre et sans remord ¹.

N. Martin, *Poésies nouvelles*.

Cette poésie, lue avec expression et sentiment, donna lieu à une conversation un peu sérieuse sur le devoir, sur la destinée et sur bien d'autres choses.

M. Prieur écoutait avec surprise les réflexions de la jeune Dolorès sur des sujets qui ne semblaient pas encore être à sa portée. C'est que le malheur est un grand professeur de pensée, et la pauvre enfant avait été élevée à cette école.

Cependant M. Prieur ne voulut pas retenir longtemps la jeunesse sous de graves impressions. Un piano se trouvait là dans un kiosque champêtre; tandis que M. Prieur essayait quelques accords, Mathilde et Dolorès amenèrent doucement madame de Hauterive et l'installèrent sur la pelouse dans un fauteuil.

Alors le ménétrier commença une vive tarentelle, et la jeunesse, se tenant par la main, dansa sur le gazon une ronde sans fin:

Dolorès y prit plaisir comme les autres. On ne s'arrêta que lorsque la troupe épuisée se laissa tomber sur l'herbe.

Ces enfants, ces jeunes filles, ces fleurs vivantes voltigeant sur les fleurs des champs, cette musique joyeuse, cette décoration de verdure, tout cela formait un ensemble ravissant.

Dolorès fut priée de se mettre à son tour au piano; elle essaya une valse si provocante que M. Prieur, profitant de la liberté de la campagne, prit la main d'une jeune fille, et commençait à l'entraîner dans un mouvement rapide.

— Vous vous oubliez, mon frère, lui dit en souriant madame de Hauterive, quand donc serez-vous raisonnable, si ce n'est avec vos cheveux blancs?

Cette observation était si juste, que M. Prieur se borna à rajuster avec un soin

particulier sa belle chevelure, que ce retour de jeunesse avait mise dans un certain désordre.

On varia les plaisirs; on visita la grotte d'où s'échappe une source abondante d'eau ferrugineuse aussi brillante que de l'argent liquide. Si cette eau salutaire était bien loin, bien loin, les docteurs y enverraient peut-être les malades qui ne peuvent plus faire un pas. Cette source alimente un ruisseau qu'on retient par mille sinuosités sur la pente du jardin pour l'empêcher de descendre trop vite au fond de la vallée de Sèvres.

Tout cela était ravissant pour Dolorès, mais elle n'en jouissait pas comme une pensionnaire en vacances, elle était touchée d'autre chose. Ce qui la séduisait le plus, c'était le calme et le charme de cette famille, où elle aurait trouvé, pour ainsi dire, une mère, une sœur, un père peut-être, tout

disposés à l'aimer. Le bonheur était là devant elle, et elle ne pouvait le saisir; elle ne s'appartenait pas. Dans quelques heures, elle serait réintégrée dans l'étroite et austère maison de Sèvres, où, sauf la sympathie de la bonne et impuissante Crucifix, elle ne pourrait compter sur aucun sentiment de bienveillance.

Il faisait si beau temps! on ne put se décider à rentrer à la maison. Le dîner fut servi dans le jardin, près de la fontaine murmurante; la table était couverte de fleurs; des oiseaux familiers venaient se mêler aux convives. La nature et les cœurs improvisent les plus charmantes fêtes, rien ne manquait à celle-là.

Dolorès était près de son amie. M. Prieur était gai et aimable; il paraissait oublier le poids des ans. Il se réjouissait de cette heureuse familiarité que lui permettait son âge)

il en profitait pour fraterniser avec la jeunesse.

— Hélas ! dit-il enfin, le jour baisse, il a passé trop vite. Nous avons dressé une trappe pour prendre un rayon de soleil et le rayon va nous échapper.

En effet, le soir était un peu assombri par la perspective du départ. On fit le projet de se revoir autant que ce serait possible sans mécontenter madame de Louvain. Enfin le domestique annonça que la voiture était prête, et Mathilde, malgré sa faible santé, voulut reconduire son amie en compagnie de son oncle.

Dolorès avait été si simple et si naturelle qu'elle était déjà comme de la famille. Madame de Hauterive la combla d'amitiés et lui dit qu'elle espérait bientôt la revoir ; puis il fallut se séparer.

En approchant du viaduc du chemin de

fer, les chevaux furent effrayés par le sifflement et la flamme d'une locomotive qui entraînait un train à toute vitesse; le cocher perdit la tête et la voiture se trouva lancée dans une course effrénée.

— N'ayez aucune crainte, dit M. Prieur, et surtout ne faites aucun mouvement pour sortir. Alors, attendant le moment favorable et calculant avec une précision mathématique l'élan convenable, il sauta légèrement sur le bord du chemin et parvint à saisir les rênes qui avaient échappé aux mains du cocher.

Après avoir arrêté et calmé les chevaux, il remonta avec agilité dans la voiture. Les jeunes filles très-émues lui reprochèrent son imprudence, mais il les assura que rien n'était plus simple et leur expliqua sérieusement la théorie de la *vitesse acquise* qu'il s'agit de ne pas contrarier pour éviter une chute.

La conversation continua sur le même sujet jusqu'à l'arrivée chez madame de Louvain. Cette dame fit répondre par Crucifix qu'elle n'était pas visible, et Dolorès prit congé de ses aimables hôtes en renouvelant ses remerciements et en leur recommandant plus de prudence au retour.

XII

CONVENTIONS VERBALES

A peine Dolorès avait quitté la maison de madame de Louvain que le chevalier Banco y faisait son entrée, après une courte absence.

Il fut assez désappointé de n'y pas trouver la charmante personne qui était l'objet de son admiration et de ses ambitions matrimoniales.

— Vous arrivez trop tard, chevalier, lui

dit la dame, et si vous n'y prenez pas garde, vous vous laisserez enlever votre héroïne.

— Qu'avez-vous fait de mademoiselle Dolorès? demanda l'amoureux suranné.

— Me l'avez-vous donnée à garder? reprit la dame; elle est chez des gens plus entreprenants que vous qui sont venus l'enlever. Elle passe la journée en compagnie de son amie Mathilde et de M. Prieur qui paraît la trouver fort à son goût; mais rassurez-vous, ce séducteur ne me paraît pas dangereux.

— Après ce qui était convenu entre nous, ne pouviez-vous la retenir? N'avez-vous pas autorité sur elle?

— C'était difficile, on m'a forcé la main. Laure n'est plus une enfant; un jour viendra où elle n'en fera plus qu'à sa tête. Mes pouvoirs ne sont pas réguliers. Si nous parvenons à nous mettre d'accord sur certains points,

qui sait si la jeune personne ne nous opposera pas une résistance invincible.

— Que j'aie votre assentiment et je me charge du reste, dit le chevalier avec assurance. Ma loyauté vous est connue; je suis saint Jean-Bouche-d'or. J'ai une position honorable dans le monde, les plus belles relations, une fortune suffisante, des goûts élevés, et je crois agir en parfait gentilhomme en mettant tout ce que je possède aux pieds de votre charmante nièce et en vous demandant sa main, sans vous imposer le moindre sacrifice pour son établissement.

— N'est-ce pas un sacrifice, interrompit la dame, de me séparer d'elle, de renoncer aux douceurs que je puis trouver dans sa compagnie, après tous les soins que j'ai pris bénévolement de son enfance?

— Je comprends ce que votre cœur pourra souffrir, chère dame, mais vous seriez sa

propre mère que le jour de la séparation serait aussi inévitable. Quant à vos soins, c'est à moi de vous dédommager, si c'est pour moi que vous avez formé ce trésor.

— J'ai le cœur trop haut placé pour spéculer sur mes bienfaits, repartit madame de Louvain avec une noblesse affectée. Je ne demanderai même pas le remboursement des avances que je me suis imposées pour faire de cette enfant une femme accomplie.

— Je reconnais là votre délicatesse; un tel désintéressement est bien rare; mais il me sera bien permis de vous offrir un témoignage de ma reconnaissance.

— Ne m'en dites pas un mot de plus, chevalier, le monde est si méchant ! Voyez, nous agissons ici dans les meilleurs intérêts de cette chère enfant. Je puis mourir, je ne veux pas qu'elle reste abandonnée. Je refuse vos offres généreuses ; j'accepte à peine un

faible dédommagement de mes soins; eh bien, tout cela peut être mal interprété; il faut prendre garde.

— Bien entendu, dit le chevalier, les nobles cœurs pourraient seuls vous comprendre, le vulgaire est incapable d'apprécier vos sentiments. Que penseriez-vous, par exemple, d'un engagement que je laisserais entre vos mains?

Madame de Louvain, sans oublier absolument ses intérêts, n'était pas descendue assez bas pour accepter une pièce de conviction si accablante pour sa conscience.

— Je n'ai besoin ni de vos écritures, ni de votre parole, dit-elle avec une feinte indignation; mais vous ne la tenez pas encore, votre héroïne; il faudrait d'abord lui plaire; ce n'est pas moi qui la contraindrai, la pauvre enfant.

— Je ne vous demande que de rester

neutre et de me laisser agir. Et d'abord vous ne pouvez me refuser de venir passer une journée avec mademoiselle Dolorès dans mon chalet de Bellevue. Je dois recevoir dans quelques jours une brillante société à laquelle je serai heureux de vous présenter.

— Ce n'est pas si facile que vous le pensez. Vous ne connaissez pas cette petite tête ; elle nous fera quelque esclandre.

— Et pourquoi n'inviteriez-vous pas aussi, madame, quelques-unes de vos amies ? ce serait un moyen de la rassurer.

— J'y penserai, dit madame de Louvain en disant adieu au chevalier.

Et les deux personnages se séparèrent après avoir conclu à demi-mot leurs conventions verbales.

XIII

RÉVÉLATION

Nous ne croyons pas que le lecteur attentif ait une foi entière dans le grand âge de M. Prieur. Malgré sa longue chevelure blanche, sa grande canne à pomme d'or, ses lunettes bleues qui laissent à peine deviner son regard ; malgré tout le mal qu'il se donne pour paraître vieux, il lui échappe des retours de jeunesse qui peuvent nous mettre sur la voie.

Nous ne prolongerons donc pas cette incertitude, et nous conviendrons tout de suite de ce qui sera démontré plus tard, c'est que M. Prieur n'est qu'un comédien qui joue mal son rôle.

Ne l'avons-nous pas vu tenir un livre de poésie et lire des vers à des jeunes filles avec tout l'accent de la jeunesse? Ne l'avons-nous pas entendu raconter l'histoire de *la Belle et la Bête* comme s'il voulait nous prévenir qu'un jour viendra où il jettera sa robe de chambre aux orties, où il lancera sa perruque blanche par dessus les moulins, où il remettra ses lunettes bleues dans leur étui pour nous apparaître dans sa virilité?

Mais pourquoi en était-il venu à ce stratagème d'opéra-comique? Nous devons à ce sujet quelques explications que nous nous engageons à rendre aussi courtes que possible. Cette aventure a bien quelque chose d'étrange

et de romanesque ; mais si c'était l'histoire de tout le monde, ce ne serait pas la peine de la raconter, encore moins de la lire.

M. Samuel Prieur, frère de madame de Hauterive, doué d'un esprit aventureux et entreprenant, n'avait pu s'astreindre au cercle étroit du commerce intérieur. Instruit à l'école de l'Angleterre, il y avait puisé de hautes ambitions, des aspirations vers des horizons plus vastes.

Après avoir perdu sa jeune femme, il s'était expatrié avec son fils Hector, et, devançant l'époque aujourd'hui très-prochaine où nos relations avec la Chine et l'Inde seront aussi faciles que celles de Paris avec la foire de Beaucaire, il avait fondé à Chandernagor un comptoir important. Il avait inondé l'Orient de nos produits français, et il avait expédié à Paris autant de diamants, de cachemires et de soieries qu'il en faudrait pour satisfaire la

passion du superflu, si cette passion pouvait jamais être satisfaite. En Europe comme en Asie, il avait reçu des deux mains, et une fortune immense avait récompensé son courage et son intelligence.

Il s'apprêtait à rentrer en France avec son fils, pour y jouir en paix du fruit de ses travaux; car nous ne sommes pas colonisants de notre nature; nous semons notre esprit par le monde, mais nous n'y laissons pas notre poussière; nous regardons de loin notre clocher, nous voulons revoir la mère-patrie; c'est sur son sein que nous voulons mourir, c'est dans son étreinte éternelle que nous voulons reposer.

Mais des difficultés commerciales s'étant élevées, il se trouva dans l'obligation de rester pour réaliser des créances importantes et enfin pour opérer une liquidation définitive de la puissante maison S. Prieur et C^e.

Il contraignit cependant son fils, dont la santé était gravement altérée, de quitter, sans plus de retard, un climat destructeur, qu'il ne pouvait supporter plus longtemps. Les médecins exigeaient impérieusement ce départ, ou bien ils ne répondaient plus de la vie du malade.

Hector céda, à regret, aux supplications de son père, qui promettait de venir le rejoindre à Paris, après la liquidation de ses affaires; mais, au moment décisif, il manqua de résolution. Sa timidité et son aversion pour des relations nouvelles lui représentaient comme une tâche au-dessus de ses forces de faire son entrée dans le monde parisien, qu'il aurait voulu mieux connaître avant de s'y livrer sans défense. Il lui semblait que sa fortune l'exposait à être victime de toutes sortes de prétentions et de convoitises.

C'est alors que son père au comble de

l'inquiétude, pour le décider à partir, lui fit une concession qui était presque une faiblesse; mais il n'avait rien à refuser à cet unique objet de son affection et de sa sollicitude, et il lui passait tous ses caprices.

Pour tout dire, Hector, dont la ressemblance avec son père était des plus frappantes, obtint la permission de se présenter dans sa famille sous le nom et le costume de M. Samuel Prieur. Sa tante, madame de Hauterive, qui ne l'avait vu que fort jeune, ne pourrait soupçonner cet artifice, et d'ailleurs il se réservait d'implorer son pardon, car un jour viendrait sans doute où il ferait bon marché de ses cheveux blancs.

Séduit par ce projet aventureux qui convenait à son esprit romanesque et qui lui permettait de tout voir sans se livrer lui-même, il opéra facilement cette transformation. Les traces d'une maladie de langueur,

l'épuisement de ses forces, l'altération de ses traits, lui donnaient alors presque l'apparence d'un vieillard. Le costume et la chevelure blanche complétèrent l'illusion. Cette substitution était des plus innocentes, puisqu'elle n'avait rien de commercial; et qui sait si son père ne se réservait pas de prévenir confidentiellement madame de Hauterive de cette fantaisie d'un esprit malade.

C'est ainsi que dans les premières scènes de ce récit, nous avons vu Hector Prieur jouer tant bien que mal le rôle de l'oncle de mademoiselle Mathilde. Comme il l'avait prévu, madame de Hauterive ne parut pas avoir la moindre idée de cette substitution de personne, et il croyait n'avoir à se tenir en garde que contre la perspicacité et la curiosité de la jeune amie de Dolorès.

XIV**UNE PERFIDIE**

Ce personnage, qui, par une de ces bonnes chances qu'on rencontre plutôt dans les romans que dans la vie réelle, arrive si à propos des Grandes Indes, figurera probablement dans notre histoire le bon génie dont la mission providentielle est de lutter sans relâche contre l'esprit du mal.

Nous ne lui connaissons que de bons in-

stincts. Les récits très-passionnés de Mathilde, son admiration naïve pour sa jeune amie de pension lui donnèrent la curiosité bien innocente de connaître cette petite merveille. Dès la première entrevue, il a laissé voir un tendre intérêt pour la belle Dolorès, et si par prudence il garde son masque, ce ne peut être dans de mauvais desseins.

Si donc nous voyons cette jeune héroïne exposée sans défense aux exigences de sa tante et aux convoitises de l'astucieux chevalier, nous pouvons espérer que sa droiture et sa fermeté conjureront le danger, en attendant le secours que lui apportera peut-être un protecteur inconnu.

Quoi qu'il en soit, sa position actuelle n'a rien de rassurant. Elle considère comme un devoir de reconnaissance de ne pas s'affranchir d'une servitude volontaire, et les amis dont nous connaissons la bonne volonté n'ont

aucun droit pour intervenir et pour l'entourer de leur protection.

Le chevalier Banco avait ses coudées franches, tous les moyens lui seraient bons pour parvenir à ses fins, et madame de Louvain, qui avait un intérêt dans l'affaire, ne serait pas bien regardante.

Cependant ces deux personnages comprenaient que la prudence exigeait certains ménagements et qu'ils n'obtiendraient rien par la violence; aussi avaient-ils tout à fait modifié leur programme. Dolorès avait moins à se plaindre de sa tante, qui dissimulait son aigreur et voulait être aimable à sa manière; la pauvre enfant se reprochait quelquefois la méfiance instinctive avec laquelle elle accueillait les avances qui lui étaient faites.

Le chevalier Banco était redevenu l'assidu de madame de Louvain; il avait réfléchi que, s'il laissait voir ses intentions à Dolorès, rien

ne pourrait la retenir. Il voulut donc simuler à son égard une complète indifférence, sauf à la compromettre assez pour qu'elle se vît contrainte de lui abandonner sa destinée.

Aussi, lorsqu'il présenta à madame de Louvain un jeune peintre de grand talent qu'il avait pris sous son patronage en sa qualité de protecteur des arts, ce fut seulement pour demander pour cet artiste distingué la faveur de faire le portrait de madame de Louvain; mais cette demande, si innocente en apparence, cachait, comme on va le voir, une indigne machination.

Le peintre se nommait Frank; il avait un léger accent allemand qui dénotait son origine. Il avait été recommandé au chevalier Banco, qui, avec la générosité dont il faisait parade, s'était engagé à le faire connaître à Paris dans le monde des arts.

Le fait est que le chevalier, qui ne songeait

qu'à ses intérêts, avait reconnu dans ce débutant une aptitude extraordinaire à saisir presque de mémoire la ressemblance la plus frappante ; après l'avoir mis plusieurs fois à l'épreuve, il crut pouvoir le prendre pour complice de sa trahison.

— Mon cher enfant, lui dit-il, vous voilà sur le chemin de la gloire. Je veux vous proposer un défi, et si vous vous en tirez à votre honneur, votre fortune est faite. Voici ce dont il s'agit :

Vous m'avez fait une *Danaé* dont l'ensemble est d'une grande beauté et qui sera très-remarquée à la prochaine exposition, je n'en fais aucun doute ; mais je dois vous l'avouer, je ne suis pas aussi content de la tête. C'est une jolie Parisienne si vous voulez, mais ce n'est pas la fille du roi d'Argos, réservée à de si hautes destinées selon la tradition mythologique.

— On fait comme on peut, dit le peintre en riant ; où voulez-vous que je trouve ici la fille du roi d'Argos ?

— Eh bien, si je vous laisse voir trois ou quatre fois une incomparable beauté, celle que vous auriez choisie entre toutes comme la plus digne de séduire le maître des Dieux, me promettez-vous de saisir cette ressemblance ?

Rien n'est plus facile, dit Frank, mais encore faudrait-il que je pusse prendre un croquis et faire au moins une étude sur nature.

C'est alors que le chevalier Banco, recommandant toute discrétion à son complice, avait eu l'idée de lui faire faire le portrait de madame de Louvain, prévoyant bien que Dolorès ne consentirait pas à servir de modèle, mais persuadé aussi que quelques heures de la présence de la jeune fille suffiraient

à l'artiste dont il avait éprouvé l'extrême facilité.

Dans une première entrevue, madame de Louvain, qui n'était pas dans la confidence et dont la vanité était assez satisfaite de cette préférence, s'excusa avec une modestie toute charmante et prétendit que sa nièce fournirait un modèle bien autrement favorable à l'artiste.

Frank considéra longtemps la belle Dolorès avec une attention qui aurait pu paraître indiscreète, si un peintre n'avait toujours pour excuse son admiration de la nature et son amour de l'art.

— Je conviens, dit-il, que mademoiselle serait un inappréciable modèle, mais il m'est facile de comprendre à son mouvement de tête qu'elle ne me permettrait pas d'essayer une entreprise si difficile ; du reste, madame, ajouta-t-il, sans perdre de vue Dolorès, c'est

votre portrait qui m'a été commandé par M. le chevalier ; je trouve dans votre physiologie des nuances très-fines et délicates et de plus un sentiment élevé de tendresse et de charité que je me fais fort d'exprimer en quelques séances.

C'était prendre la dame par son faible ; le chevalier fut tout à fait de cet avis. Le peintre, qui pendant l'été avait un atelier provisoire sur les hauteurs de Bellevue pour être plus près de son *Mécène*, envoya chez madame de Louvain tout son attirail de peinture : chevalet, toile, couleurs, et l'on prit jour pour la première séance.

On se mit à l'œuvre, mais Frank prétendit que la physiologie de son modèle s'assombrissait lorsque mademoiselle Dolorès était absente ; il demanda si cette aimable personne n'aurait pas la complaisance de faire quelque lecture intéressante pour tenir en

éveil l'attention du modèle et du peintre.

Il s'assura ainsi de la présence de Dolorès, et, caché derrière sa toile qu'il avait rapprochée de la fenêtre, il put faire à la hâte une étude saisissante de cette innocente beauté, puis il fit disparaître son travail frauduleux dans le double fond de sa boîte à couleurs.

Dolorès ne pouvait sans mauvaise grâce refuser le service qui lui était demandé ; entraînée quelquefois par l'intérêt de sa lecture, elle s'animait, ses traits prenaient une expression plus vive, son teint s'illuminait de nuances fugitives, et le peintre profitait habilement de ce spectacle changeant.

Cependant, le portrait de madame de Louvainse dessinait à merveille. Quelques années de moins, quelques boucles de cheveux de plus, les yeux plus grands que le modèle, bien entendu, la bouche plus petite, les con-

tours plus purs et moins heurtés, toutes ces transactions accordées par la politesse ne paraissaient à madame de Louvain que les preuves de la plus parfaite ressemblance.

Le chevalier s'applaudissait de son stratagème. Il se souciait peu de l'effigie de madame de Louvain, mais il trouvait l'image de Dolorès admirablement saisie. Les splendeurs de sa chevelure encadraient d'une auréole d'or son teint éclatant, ses traits nobles et délicats.

Il se figurait tout l'effet que devait produire au prochain Salon le beau tableau de la Danaé, lorsqu'il expliquerait à ses amis que c'était le portrait de sa fiancée. Dolorès ainsi compromise, privée de tout secours, ne pourrait résister et lui livrerait sa destinée.

Quant au jeune peintre, il ne devait attendre aucun salaire. N'était-il pas assez

payé? Son nom était encore inconnu hier, que serait-il sans le chevalier qui lui avait aplani les difficultés de la carrière? Car il se prenait au sérieux; il se donnait, comme on sait, les allures d'un François I^{er}, et il était par état comme par intérêt le protecteur des arts.

XV

LE CAS DE CONSCIENCE

Que deviendrait notre histoire si le peintre était digne de son protecteur ! Grâce à Dieu, ce Frank était un honnête garçon. C'est une chose charmante de trouver le talent uni à un cœur juste et droit.

Il avait étudié la physionomie astucieuse de madame de Louvain ; un artiste ne s'y

trompe guère ; il ne se laissa pas longtemps abuser par sa douceur affectée.

Il commençait aussi à mieux connaître le chevalier, grand faiseur de promesses, grand escamoteur de tableaux. D'une part celui-ci n'avait pas encore procuré à Frank une seule de ces commandes du grand monde qu'il lui avait promises, mais à défaut de duchesses et de marquises du faubourg Saint-Germain, il lui avait fait faire le portrait d'une demi-douzaine de jeunes héroïnes qui devaient populariser son nom dans un monde moins choisi.

Frank avait admiré surtout, en sa qualité d'artiste, le charme profond, la candeur, la soumission, la tristesse mal dissimulée de cette belle enfant qui paraissait créée pour le bonheur.

Il s'était rendu compte de cet intérieur, il avait remarqué l'air emprunté du chevalier, l'aigreur intermittente de madame de Lou-

vain, la pâleur de la nièce, les terreurs de la suivante Crucifix, qui ne disait pas une parole, mais qui errait comme une ombre, comme si elle s'était donné la tâche de veiller sur une existence menacée.

Passant sa vie à la recherche de l'idéale beauté, il aurait compris qu'on s'inspirât d'un admirable modèle, et qu'on en tirât parti dans un tableau ; mais il se demandait quel intérêt le chevalier pouvait avoir à ravir par surprise l'image d'une jeune fille et à la reproduire dans une peinture mythologique qui devait être exposée devant un nombreux public.

Il pouvait y avoir là autre chose que le sentiment de l'art. Il y découvrait, par degrés, une intention compromettante et une petite infamie.

Ce qui avait échappé tout d'abord à son inexpérience et à sa naïveté devenait pour lui une évidence, à mesure qu'il examinait plus

attentivement la jeune fille qui posait sous ses yeux sans méfiance.

Il ne pouvait plus se dissimuler qu'il assistait à un drame intime, et sans laisser rien voir de ses soupçons il prit la résolution de s'éclairer avant d'aller plus loin.

Le jeune peintre pouvait y perdre un protecteur, il pouvait y laisser le prix de cette *Danaé* qui, selon le chevalier Banco et selon le témoignage de ses amis, devait faire sensation à la prochaine exposition des Beaux-Arts; mais il aurait, comme compensation, la conquête de son indépendance, le plaisir de rendre la justice à sa manière, de déjouer un odieux complot, et enfin, de sauver d'un immense péril une jeune fille qui, indépendamment de sa beauté, dont il était admirateur, lui inspirait le plus vif et le plus tendre intérêt.

Ah ! le maladroit chevalier, qui avait choisi

un tel complice pour ses desseins ténébreux !
Quos vult perdere Jupiter dementat : cela veut dire à peu près que les méchants perdent la raison et se livrent eux-mêmes.

Ce n'était donc pas sans quelque remords que Frank continuait son étude mystérieuse ; il y donnait en cachette un dernier regard en la comparant au splendide modèle, et il allait la dissimuler pour la dernière fois dans le double fond de sa boîte à couleurs.

Mais nous avons peut-être oublié de dire que le parloir dans lequel Frank avait installé son atelier de peinture, chez madame de Louvain, était au rez-de-chaussée, et que l'artiste avait placé son chevalet près de la fenêtre.

Si bien que Crucifix, en passant dans le petit jardin qui touchait le parloir, avait jeté les yeux sur le tableau et avait reconnu, à côté du portrait ébauché de madame de Louvain, un feuillet sur lequel l'image frappante de la

belle Dolorès se détachait pleine de vie et d'éclat, entourée de sa chevelure dorée et rayonnante.

La muette Crucifix ouvrit une grande bouche, ouvrit de grands yeux, étendit de grands bras, et, dans cette pose, elle ressemblait au signe de la rédemption, dont elle portait le nom vénéré.

Madame de Louvain aperçut bien cette pantomime, mais elle attribua l'étonnement de sa suivante au succès du peintre et elle daigna en sourire. Frank, tournant le dos à la fenêtre, n'avait rien vu, il croyait toujours que le secret était entre lui et le chevalier félon, qui faisait bonne garde et qui, plusieurs fois, dans un moment critique, avait empêché madame de Louvain et Dolorès d'approcher du tableau commencé, pour laisser à Frank le temps de cacher l'étude charmante qu'il achevait en contrebande, au lieu de s'occuper du

modèle moins attrayant qui étalait devant lui ses grâces surannées.

C'est un certain plaisir pour les cœurs les plus honnêtes de mystifier un trompeur. Le brave Frank se réservait de se donner cet agrément, à moins qu'il ne lui fût bien prouvé que la démarche inexplicable du chevalier ne pouvait porter aucun préjudice à la jeune fille qu'il commençait à prendre sous sa protection.

Non pas que le peintre Frank ressentit pour Dolorès un autre sentiment que celui de l'admiration et du respect, car son cœur était occupé d'un autre côté, et, comme tout honnête Allemand, il avait au delà du Rhin une jeune fiancée dont les yeux bleus le suivaient à travers l'espace.

Il lui semblait qu'il rendait encore hommage à son amie en se faisant le défenseur de la beauté opprimée et qu'il aurait du

plaisir à lui raconter cet incident de sa vie d'artiste.

Fränk annonça à madame de Louvain qu'en deux ou trois séances il pourrait mettre la dernière main à son œuvre, ce qui lui permettrait encore de considérer sous différents aspects la physionomie de Dolorès, dont il ne craindrait plus d'attirer l'attention, puisque son image, le corps du délit, ne devait plus paraître. Le chevalier Banco lui fit un signe d'intelligence, lui adressa force compliments sur son succès et lui promit de nouveau les plus hautes destinées.

Le peintre prit congé de la compagnie et salua avec plus de respect mademoiselle Dolorès comme pour s'excuser d'emporter frauduleusement son image, et pour lui promettre dans le fond de son cœur qu'il ne serait pas complice d'une trahison.

XVI

LE CHEMIN CREUX

En quittant la grande route qui conduit du fond de Sèvres aux sommets de Meudon en traversant le village de Bellevue, on trouve sur la droite un sentier qui serpente dans un ravin et qui abrège la distance. Frank, tout rêveur, s'engagea dans cette voie pour remonter à son atelier, pour y déposer ses couleurs et surtout pour y retoucher à son aise

quelques parties de son étude pendant qu'il avait encore le récent souvenir du modèle.

Il était absorbé dans cette contemplation intime du peintre qui a la faculté de voir encore aussi fidèlement que dans un miroir l'image frappante qui a passé sous ses yeux. Mais alors, son attention étant concentrée dans ce spectacle intérieur, il est étranger à la vie réelle, il ne voit plus ce qui est devant lui.

Le ciel était sombre, le sentier était désert, un vent de l'ouest, qui annonçait un prochain orage, sifflait dans les buissons, dans les ronces et les églantiers qui garnissent les talus du ravin.

Il y a un point où le sentier, contournant un champ voisin, devient plus étroit et plus encaissé. C'est à ce détour que Frank vit surgir devant lui une apparition étrange.

En regardant une vieille femme accroupie

sur une borne du chemin, en entendant le sifflement de la tempête, en voyant les buissons échevelés se tordre dans le ravin, avec sa nature allemande, son imagination rêveuse et fantastique, il eût pu se croire en présence d'une de ces sorcières qui jettent de mauvais sorts aux passants attardés; ou bien était-ce une sylphide, une ondine, une willi qui voulait l'effrayer en se cachant sous le masque de la vieillesse et qui avait l'intention de l'entraîner dans son palais d'émeraude.

Ou plutôt, en contemplant cette maigre et silencieuse créature qui étendait le bras vers lui et semblait lui barrer le chemin, il se rappela ces tableaux dans lesquels le sphynx est accroupi au pied d'un rocher tandis qu'Œdipe cherche à deviner l'énigme qui est pour lui une question de vie ou de mort. Mais Frank, moins heureux qu'Œdipe, ne savait pas encore le mot de l'énigme et il s'ef-

forçait de passer en s'effaçant et en tenant sa boîte derrière lui.

La sorcière alors se leva, le regarda avec des yeux indignés, et d'un de ses longs bras, elle lui montra sa boîte à couleurs, comme pour lui dire que là était la cause de son ressentiment.

Alors Frank, la regardant plus attentivement, reconnut sous la mante qu'elle avait mise pour se préserver de l'orage la figure comique de Crucifix.

— C'est vous, lui dit-il en riant, et que faites-vous ici, ma bonne femme ? Il vente fort, vous n'avez que le temps de rentrer chez vous et je vais en faire autant.

— Non, dit la vieille en faisant un signe de tête.

— Comment non ? et qui m'en empêchera ?

— Moi, fit encore Crucifix, sans se donner la peine de parler.

— Voilà qui est plaisant, et peut-on savoir de quel droit vous voulez m'empêcher de passer? est-ce donc du droit du plus fort.

— Oui, reprit-elle, en mettant la main sur son cœur.

— C'est donc votre cœur qui est plus fort que moi?

— Oui, affirma-t-elle sans se déconcerter.

— Et qu'ai-je donc fait, ma chère amie, pour que vous soyez si fâchée contre moi?

Crucifix montra de nouveau la boîte accusatrice. Ce fut comme un trait de lumière pour Frank.

— Eh bien! dit-il en riant, ce sont mes couleurs.

La vieille répondit par un signe de dénégation.

— Vous savez donc qu'il y a autre chose?

— Je le sais aussi bien que vous, sembla dire le sphinx.

— Ah, c'est cela qui vous contrarie, dit Frank en s'asseyant sur le talus qui bordait le chemin; mademoiselle Dolorès ne veut donc pas qu'on fasse son portrait?

— Non.

— Savez-vous pour qui j'ai fait ce portrait? C'est pour moi, parce que j'ai rencontré un beau modèle, et j'ai voulu en garder le souvenir pour mes travaux.

— Non.

— Vous croyez donc que c'est pour le chevalier! Mademoiselle Dolorès n'aime donc pas le chevalier Banco?

— Oh non! oh non! fit Crucifix en élevant les bras.

— Et madame de Louvain veut marier sa nièce avec le chevalier?

— Oui, mais nous n'y sommes pas, sembla dire la vieille.

— Et vous, ma bonne femme, vous l'aimez bien cette charmante enfant ?

— Si je l'aime ! fit-elle en haussant les épaules.

— Et que pouvez-vous faire pour elle ?

— Rien, dit-elle, en étendant les bras avec découragement.

— A-t-elle du moins des amis sur lesquels elle puisse compter ?

— Oui vraiment, dit-elle, en montrant le côté de Chaville.

— Ils sont près d'ici. — Eh bien, ma brave femme, je vais bien vous rassurer et ensuite vous me laisserez passer. Je ne suis pas aussi méchant que vous le croyez. Priez les amis de mademoiselle Dolorès de venir me voir un jour, avant midi, je ne sortirai pas. Voici ma carte et mon adresse ; mais gardez-moi le secret.

— Merci, dit Crucifix en mettant son doigt

sur ses lèvres, et elle partit avec une rapidité qu'on ne pouvait attendre de son âge, mais qui s'explique par la terreur que lui inspirait sa maîtresse.

Quand Frank se retourna pour la chercher, elle avait disparu dans les sinuosités de la route, et Frank, qui avait deviné l'énigme du sphinx, put rentrer chez lui sans autre encombre.

XVII

RUSE CONTRE RUSE

Frank, qui n'avait pas l'usage du monde, comprit cependant par instinct, qu'à son âge et dans sa modeste condition, il n'était guère convenable de convoquer chez lui les amis de mademoiselle Dolorès, même pour une communication qui les intéressait.

Il s'était levé de grand matin en songeant à la rencontre singulière qu'il avait faite la

veille dans le chemin creux, alors qu'une apparition fantastique s'était dressée devant lui comme le spectre de sa conscience. Il prit le même sentier et descendit en grande hâte à Sèvres, pendant que tout était encore silencieux dans la maison de madame de Louvain.

Cependant la vigilante Crucifix était déjà levée et tout occupée à un lavage à grande eau de la porte d'entrée ; elle manqua d'inonder Frank, ce qui la fit bien rire, et enfin, malgré son peu de facilité d'élocution, elle lui donna l'adresse de madame de Haute-rive avec quelques autres renseignements que l'artiste lui arracha à grand'peine, car elle tremblait comme la feuille, et elle avait bien peur d'être surprise dans cette conversation criminelle.

Frank, sans perdre un instant, se dirigea sur Chaville. Il fut reçu par M. Prieur, qui

écouta avec autant d'étonnement que d'intérêt la confession étrange du jeune peintre.

— Monsieur, lui dit enfin M. Prieur, votre loyauté vous a conduit dans le droit chemin. Nous sommes, en effet, les seuls amis de mademoiselle Dolorès; ma nièce, que je vous présenterai, a été longtemps sa compagne. Vous avez vu par vos yeux en quelles mains est tombée cette pauvre orpheline. Nous avons bien quelques intelligences dans la place, mais quel droit pourrions-nous faire valoir pour intervenir? Toutefois, si mademoiselle Dolorès était menacée de quelque péril, je me ferais un devoir de lui porter assistance.

— Vous pouvez, au besoin, compter sur mon concours, dit Frank; car la situation de cette jeune personne m'a vivement intéressé, et comme témoignage de ma bonne volonté, c'est à mademoiselle votre nièce que je destine ce portrait de son amie. Je ne

puis rester détenteur de cette étude que j'ai faite par surprise, et qui, je l'espère, sera de votre goût.

— Mais, que dira votre M. Banco, et que deviendra cette Danaé? En tous cas, si elle vous reste, je demande la préférence.

— Je m'inquiète peu de ce qui pourra en advenir, dit Frank avec insouciance; quant à la Danaé, je m'en charge, et je ménage au galant chevalier une surprise dont l'effet sera peut-être amusant.

Au moment où Frank, après ce long préambule, tirait d'un portefeuille le portrait de Dolorès, mademoiselle Mathilde entra dans le salon. Elle poussa un cri de joie et d'admiration, et elle ne savait comment remercier son oncle de la surprise qu'on lui avait ménagée.

— C'est à monsieur que vous devez cette belle peinture, dit M. Prieur, et nous de-

vons à sa loyauté bien plus encore. J'espère que nous trouverons le moyen de lui prouver notre reconnaissance. Et d'abord, j'ai besoin de plusieurs tableaux pour le petit hôtel que je fais meubler à Paris : à en juger par l'essai qui est sous nos yeux, je ne peux mieux m'adresser.

Il fallut raconter à mademoiselle Mathilde l'histoire singulière de ce portrait clandestin et les méchantes intentions du chevalier félon, si heureusement déjouées par la loyauté du peintre.

— Je vous prie de croire, monsieur, dit Frank, que je ne suis pas venu ici pour faire des affaires. J'y étais appelé par un devoir ; mais si vous voulez prendre la peine de visiter mon atelier qui est dans votre voisinage, vous prendrez peut-être quelque confiance dans mon talent, ou du moins dans ma bonne volonté.

— Nous n'y manquerons pas, reprit M. Prieur, et vous reconnaîtrez, je l'espère, par la suite de nos rapports, que la droiture est toujours la meilleure des spéculations.

La conversation continua sur ce ton familier, se reportant sans cesse vers Dolorès, dont l'image parlante semblait prendre part à l'entretien et implorer protection.

Le lendemain, M. Prieur, très-préoccupé de la communication qu'il avait reçue, était de bonne heure dans l'atelier de Frank. Le fameux tableau de *la Danaé* y occupait la première place. Ce sujet, reproduit tant de fois par les peintres de toutes les écoles, était traité d'une façon noble et magistrale. Le sentiment élevé qui dominait dans l'œuvre du jeune artiste faisait oublier la légèreté du sujet, car *l'art* est toujours chaste. M. Prieur prétendit que la tête, tant criti-

quée par M. Banco, le parfait connaisseur, devait être conservée, et qu'on ne pouvait, sans danger, modifier la conception de l'artiste.

— Non, dit Frank, avec cette prodigalité de la jeunesse qui sent sa force, je fais bon marché de ma *Danaé*, je la lui abandonne ; je lui en donnerai pour son argent, et puisqu'il l'a voulu, M. le chevalier.... il sera servi à souhait.

Le ton railleur de Frank semblait indiquer un projet bien arrêté. M. Prieur voulut lui laisser son secret ; mais comme un peu d'égoïsme se mêle aux meilleures intentions, il voulut s'assurer si l'intérêt de Frank pour la jeune Dolorès ne proviendrait pas, dans une nature si inflammable, d'un sentiment trop tendre. Il gagna la confiance de Frank, lui fit raconter ses aventures, et n'eut pas de peine à obtenir la confiance d'un attache-

ment que le peintre avait laissé en Allemagne.

Hector Prieur parut accueillir cette nouvelle avec une vive satisfaction.

— Puisque vous ne voulez pas, dit-il, recevoir le prix de l'excellente étude que vous nous avez si libéralement abandonnée et qui est pour nous d'une grande valeur, vous ne refuserez pas du moins en attendant une commande plus importante, de me vendre ces deux paysages dans lesquels je reconnais les plus beaux sites de nos environs.

Frank, en homme discret, fit quelques façons pour accepter la somme importante que M. Prieur déposait sur sa cheminée; il était en vérité confus de voir transformer en une affaire avantageuse une démarche qu'il avait faite uniquement pour soulager sa conscience.

Le visiteur se retira après avoir renouvelé

au jeune peintre l'assurance de son amitié et en l'engageant encore à venir le voir à Chaville.

— A nous deux maintenant, monsieur le chevalier, dit Frank, en s'enfermant dans son atelier et en se mettant à l'œuvre pour la plus grande satisfaction du protecteur des arts.

XVIII

CRESCENDO

Le courant devient plus rapide à mesure que le ruisseau, après bien des détours, se rapproche du terme de sa course. Il en est ainsi de notre histoire ; elle court vers le dénouement.

Au point où en sont venues les choses, il faut que Dolorès succombe aux machinations qui la menacent, ou bien que la statue du

Commandeur viennois, comme au festin de Pierre, enfonce ce don Juan suranné sous le troisième dessous.

Le chevalier Banco lui-même a hâte d'en finir ; comme le bûcheron qui a sapé un jeune ormeau par la base, il croit qu'il n'a plus qu'un coup à donner du revers de sa cognée pour le renverser. Aussi dès que le portrait de madame de Louvain fut terminé, ce qu'il eut de plus pressé, ce ne fut pas d'en payer le prix, mais bien de faire une visite à Frank pour lui demander des nouvelles de la Danaé qui avait dû subir une heureuse transformation.

Mais M. Frank commençait à perdre patience ; fatigué des conseils du parfait connaisseur, il ne lui laissa pas voir le tableau, et reçut le chevalier dans la chambre qui précédait son atelier.

— Mon cher maître, lui dit-il, il faut

laisser au pauvre artiste quelque initiative ; vous avez trouvé que ma Danaé avait l'air d'une grisette, je ne m'en suis pas formalisé ; mais quant à la *fille du roi d'Argos* que vous m'avez commandée en échange, je demande à ne pas être influencé. Je vous promets que vous n'y perdrez rien, mais il me faut du temps et une liberté absolue.

— J'aime cette indépendance, dit le chevalier en lui prenant la main ; je m'en rapporte à vous. Avec le délicieux modèle que je vous ai procuré vous ferez un chef-d'œuvre. Je vous donne huit jours, pas davantage. Vous savez que votre tableau doit être inauguré dans une fête champêtre que je donne à Bellevue à la fin de la semaine prochaine ; nous aurons là des artistes, des amateurs, des gens du monde, des jeunes dames qui seront charmées de vous connaître ; ce sera pour vous, mon cher enfant, une excellente occasion de

vous produire. Mais ne me remerciez pas, c'est dans ma nature. J'ai passé ma vie à m'occuper des autres ; je ne dis pas que j'en aie reçu bien des bénédictions, mais qu'importe ? Fais ce que dois ! c'est ma devise. Enfin, dans votre intérêt, je compte sur vous.

— Vous pouvez y compter, dit Frank en le reconduisant ; mais laissez-moi travailler, et si vous n'êtes pas content, ce ne sera pas ma faute.

Le chevalier, satisfait des promesses du jeune artiste, prit le chemin de Sèvres pour se rendre chez madame de Louvain, qu'il n'avait pas mise dans la confidence de son projet, car il craignait ses scrupules. Il fut assez désagréablement surpris de rencontrer une voiture dans laquelle il crut reconnaître mademoiselle Dolorès accompagnée d'une jeune fille.

Madame de Louvain eût beaucoup de peine

à lui faire comprendre que son autorité pouvait être contestée, puisqu'elle n'avait aucun titre légitime. Elle n'avait pu refuser à sa nièce quelques jours de vacance dans une famille respectable.

— Quelques jours ! reprit le chevalier ; mais si vous êtes si tolérante, vous ne refuserez pas au moins de m'amener mademoiselle Dolorès pour la fête que je prépare à Bellevue la semaine prochaine : cela est indispensable pour la réussite de nos projets ; j'ai déjà annoncé sa présence ; si vous hésitez, ce serait manquer à nos conventions, et je douterais de votre bonne volonté.

— Vous me croyez donc bien maladroite ? dit en souriant madame de Louvain ; je ne puis la contraindre, mais c'est précisément la condition que j'ai mise en lui accordant cette petite vacance.

Pendant que ces deux personnages médi-

taient ainsi sur leurs honnêtes projets, c'était une véritable fête pour les hôtes de Chaville, de posséder quelques jours la charmante Dolorès. M. Prieur parut tout surpris et heureux de cette visite qu'il avait peut-être provoquée en envoyant en parlementaire l'habile et entreprenante Mathilde.

— Ah! si nous étions toujours ainsi, disait mademoiselle de Hauterive en s'appuyant et se pendant au bras de Dolorès qui était beaucoup plus grande et plus forte qu'elle; quels beaux jours! quel bonheur pour moi! Tu me rendrais la vie par tes doux soins, chère petite, et puis je serais tranquille sur ta destinée; je ne te laisserais pas exposée aux entreprises des méchants. Comment! le bonheur est si près de nous, et nous ne parviendrions pas à le saisir?

— Mademoiselle a peut-être d'autres projets, dit M. Prieur avec intérêt. Qui vous dit,

Mathilde, qu'elle serait heureuse avec nous? elle trouverait peut-être qu'elle n'a fait que changer de prison.

— Ne me tentez pas, reprit Dolorès avec peine, c'est ici que mon cœur m'appelle. Vous savez que je n'ai pas d'autres amis, sans vous je serais seule au monde; mais ne me conseillez pas de manquer à mon devoir. Quand bien même, par quelque circonstance imprévue, le séjour de la maison de ma tante me deviendrait impossible, à quel titre pourrais-je m'imposer à votre maison?

— Et que veux-tu faire alors, ma pauvre enfant?

— Je travaillerai, dit gaiement Dolorès; il me faudra si peu de chose pour vivre. Et puis je viendrai vous voir.

— Ainsi, mademoiselle, dit sérieusement Mathilde, c'est par fierté que vous ne voulez pas rester avec nous? Vous pourriez vivre

sans nous? Vous ne vous inquiétez pas de la peine que vous nous ferez! Parlez-lui donc, mon oncle.

— Je le voudrais, dit M. Prieur en hésitant, mais ce que j'aurais à dire est trop difficile à exprimer.

— Il y a longtemps que je le sais, s'écria Mathilde étourdiment.

— Non, mademoiselle, interrompit gravement M. Prieur, vous ne vous en doutez pas. Vous êtes trop enfant pour parler de choses sérieuses.

— Vous croyez cela? Eh bien, mon petit oncle, voulez-vous que je vous dise depuis quel jour vous pensez à ces choses sérieuses? Ah! mais il ne faut pas que Dolorès entende; et prenant son oncle à l'écart, elle ajouta : C'est depuis...

— Non, dit M. Prieur en s'éloignant, je ne veux rien savoir de vos suppositions.

Mais tout cela était beaucoup pour des cœurs qui se devinent. Cette réticence avait déjà laissé voir à Dolorès qu'il s'agissait d'elle. Peut-être le savait-elle déjà, car en affaire de sentiment la parole est un accessoire secondaire.

Dolorès avait compris depuis longtemps toute l'affection que lui portait M. Prieur. Malgré l'âge qu'il voulait se donner, il y avait tant de jeunesse dans son regard, dans sa voix, dans ses discours; il témoignait à la jeune fille un si tendre et si respectueux intérêt, qu'elle se sentait protégée par sa présence, elle qui était seule au monde et qui avait été privée de toute amitié sincère. Comme elle lui aurait bien consacré sa vie! Que lui manquerait-il, à la pauvre orpheline, si elle retrouvait une sœur dans Mathilde, un père et un ami dans M. Prieur? Peut-être son cœur se chargeait-il de faire la réponse que

l'oncle de Mathilde n'avait pas voulu entendre.

Par une admirable prévision de la Providence, il y a des fleurs qui sont fécondées par la poussière d'or qu'un insecte ailé puise dans un calice et qu'il vole étourdiment déposer dans le sein d'une autre fleur ; sans quoi ces fleurs isolées resteraient stériles.

C'est ainsi que Mathilde avait mêlé étourdiment la poudre d'or cachée au fond de ces deux cœurs, et les avait fécondés d'un seul mot qui n'avait pas même été dit ; cela est si vrai, qu'il se fit ensuite un grand silence, et ce silence expressif prouvait que tout était compris.

Ce mystère donnait un grand charme aux conversations qui suivirent. On parla de choses indifférentes, mais la conversation ressemblait alors à ces vagues symphonies dans lesquelles l'imagination de l'auditeur

retrouve comme un écho de ses sentiments les plus intimes.

Les journées, les quelques journées accordées à regret pour cette vacance, passaient trop vite dans cette douce intimité. Dolorès partageait la chambre de Mathilde, qui n'avait pas voulu se séparer d'elle. Madame de Hauterive lui témoignait une vive amitié ; mais devenue de plus en plus faible, elle ne pouvait prendre part aux promenades qui avaient lieu sous la direction de M. Prieur.

Un jour Mathilde fut rappelée près de sa mère, qui avait besoin d'elle ; elle pria son oncle et Dolorès de l'attendre au fond du jardin, où elle devait bientôt les rejoindre.

M. Prieur se garda bien de profiter du tête-à-tête pour prononcer les trois mots qui erraient sur ses lèvres. Il savait presque ce qu'il voulait savoir. L'affection que Dolorès lui laissait voir avait quelque chose de si pur,

de si confiant, de si filial ! Il se serait reproché d'agiter, de troubler cette jeune âme par l'expression d'un sentiment plus vif. La conversation roula donc, comme à plaisir, sur les sujets les plus frivoles. Cette sécurité, qui dispense les interlocuteurs de toute contrainte et de tout effort d'esprit, est un bonheur qui a été souvent ressenti par les véritables amis.

Mais cette jeune folle de Mathilde vint encore jeter une pierre dans le lac limpide ; elle troubla d'un mot le calme de cette amitié.

Elle arrivait en courant ; faible et malade, elle était épuisée par cette course rapide. Elle se jeta en riant dans les bras de Dolorès, se suspendit à son cou, et lui dit tout bas :

— Ma petite *tante*, reste avec nous ; nous t'aimerons tant !

Quel mot cruel pour la pauvre orpheline ! Elle en fut frappée comme du froid de l'acier,

peut-être parce que rien ne nous trouble autant que la révélation d'un sentiment dont nous voulons nous défendre. Qui sondera les mystères du cœur? Peut-être séduite par l'amitié de M. Prieur, et sachant qu'il était libre, la pauvre enfant s'était-elle un jour, un instant, livrée à cette illusion qui lui présageait une vie heureuse; mais bien vite elle en avait détourné sa pensée.

Aussi, quand elle entendit Mathilde l'appeler ma petite tante, ce fut comme une ironie de sa destinée; elle en fut vivement blessée; mais, faisant un effort, elle mit un doigt sur ses lèvres comme pour implorer sa pitié, et elle resta sans mouvement.

— Q'avez-vous, Dolorès? demanda M. Prieur avec intérêt; et vous, Mathilde, que lui avez-vous fait? Elle était si bien il n'y a qu'un instant.

— Le froid me gagne, dit faiblement

Dolorès, en se levant avec effort; je voudrais rentrer.

La jeune fille, appuyée sur Mathilde, regagna lentement la maison. Elle avait refusé, sans savoir pourquoi, le bras de M. Prieur, qui suivait les deux amies avec inquiétude.

La nuit fut agitée et pénible. Le lendemain matin, Dolorès avait beaucoup de fièvre. M. Prieur alla lui-même à Meudon chercher le docteur, qui, après avoir essayé vainement de découvrir les causes de l'accident, prescrivit à la malade de garder le lit, lui recommanda un repos absolu, et se retira après avoir griffonné sur le coin d'une table l'ordonnance obligée. Mais ce mal n'était pas de ceux que la Faculté sait guérir.

XIX

DANAÉ

Le jour fixé par le protecteur des arts pour la fête champêtre était proche. Les invitations étaient lancées et acceptées ; il n'y avait plus à reculer. Cependant rien n'allait au gré du chevalier.

Madame de Louvain avait été informée de la grave indisposition de sa nièce. Elle avait déclaré à M. Prieur, dans des lettres assez

impertinentes, qu'elle savait à quoi s'en tenir sur la prétendue maladie de Dolorès ; elle avait même laissé échapper le mot de détournement.

M. Prieur ne daigna pas répondre ; mais il ne voulut pas rester sous le coup de ces insinuations, et, pour mettre sa responsabilité à couvert, il consulta un magistrat de ses amis qui était au courant de ses projets. Par cette occasion, il apprit de nouveaux détails peu édifiants sur le chevalier Banco, dont Crucifix et le loyal Frank lui avaient déjà révélé les méchantes intentions, et il comprit qu'il était temps de le démasquer.

Le chevalier attendait toujours le tableau de la Danaé à laquelle le peintre devait, disait-il, faire une dernière retouche. Le jour de la fête était arrivé, le tableau manquait toujours ; mais Frank avait promis qu'il serait de parole.

Le chalet et le jardin étaient décorés de fleurs, de guirlandes, de lanternes, d'inscriptions et d'emblèmes. Le chemin de fer avait amené de bonne heure bon nombre d'invités et d'invitées qui admiraient toutes ces magnificences.

C'était une société hétérogène, familière avec le maître de la maison, assez libre dans ses discours, et qui évidemment n'était pas exclusivement composée des notabilités du vrai monde. Nous ne savons quelle figure la pauvre Dolorès aurait faite devant une telle assemblée. Madame de Louvain y brillait dans ses plus beaux atours.

Les élégants cavaliers et les belles dames erraient dans le jardin pour y gagner de l'appétit. La cloche réunit les invités dans la salle à manger. Le déjeuner fut splendide, très-animé et même tumultueux quand les convives se trouvèrent un peu étourdis par

la variété des vins, le choc des cristaux, les éclats de rire et le croisement des propos interrompus.

Quelques voisins et amis de Sèvres avaient été conviés pour rassurer Dolorès dont on avait espéré la présence ; nous y retrouvons la conciliante madame Paintendre, l'inséparable amie de madame de Louvain.

Le chevalier Banco, qui s'était animé par degrés pour donner l'exemple à ses convives, en vint à porter un toast à sa belle fiancée, dont il espérait, disait-il, faire admirer le portrait à la société avant la fin du jour, si ce traître de Frank était de parole.

Mais Frank n'avait pas perdu son temps. Profitant du tumulte, du refrain bruyant d'une chanson répétée en chœur, il avait fait apporter le tableau si désiré dans le salon d'été, où la société devait se réunir pour le café. Il avait recommandé toute discrétion

aux serviteurs, prétendant que c'était une surprise ménagée pour la fête. Le tableau était couvert d'un voile qui ne devait être détaché que par le chevalier.

Frank, ayant ainsi pris ses dispositions, fit son entrée dans la salle à manger, où il s'excusa comme il put de son retard ; mais on pardonne tout aux artistes, et ils le savent bien ! Aussi, quand il informa les convives que Danaé les attendait au salon, il fut acclamé par la bruyante assemblée.

La fin du banquet fut hâtée par l'impatience de contempler cette œuvre tant vantée ; et quand cette folle société fut réunie au salon, le chevalier, d'un geste magistral, fit tomber le voile qui couvrait la Danaé.

Il y eut un moment d'attention, puis de stupeur, puis quelques rires étouffés, et enfin des compliments cérémonieux furent

adressés à madame de Louvain, qui était dans une grande confusion.

Personne n'avait hésité à la reconnaître, tant la ressemblance était frappante. Des entretiens confidentiels s'établissaient à demi-voix ; c'était à qui ne prendrait pas la parole pour en dire son avis.

En effet, c'était un spectacle étrange et pénible de voir cette jeune beauté de la Danaé défigurée sous le masque maniéré de madame de Louvain. Il y avait un contraste irritant entre le style large et sévère de cette belle étude de femme et l'afféterie de ce visage bourgeois qui semblait sortir de la toile avec ses cheveux crépés, ses joues illuminées, et ses yeux qui rappelaient l'explosion d'un pistolet à deux coups. Nul autre qu'un rapin *loustic* n'était capable d'une telle profanation.

— Comme c'est frappant ! dit la bienveil-

lante madame Paintendre, qui éprouvait le besoin d'approuver toujours. Pourtant moi je n'aimerais pas à me faire peindre ainsi en damnée; cela doit porter malheur.

Elle avait pris la pluie d'or qui tombait du haut du tableau, selon la tradition mythologique, pour les flammes de l'enfer, et elle avait entendu *damnée* au lieu de Danaé. Mais le chevalier consterné n'était plus en état de lui expliquer ce que c'était que la fille du roi d'Argos.

Cependant, quelques jeunes élégantes, dont Frank avait déjà fait le portrait, regrettaient de n'avoir pas été jugées dignes de poser pour la Danaé et raillaient le jeune artiste sur l'objet de ses préférences.

L'observation de madame Paintendre avait remis tout le monde en gaieté. Le chevalier cherchait des yeux le traître pour décharger sur lui le poids de sa colère; mais Frank,

satisfait de son œuvre et de l'effet qu'elle avait produit n'était déjà plus là.

Le malheureux amphytrion crut devoir dissimuler son ressentiment ; il prétendit qu'il était indisposé et se retira tout découragé dans sa chambre en laissant sa maison à la merci de cette assemblée bruyante et indiscreète.

En son absence, madame de Louvain fut considérée comme la maîtresse de la maison ; elle accepta ce rôle avec modestie, et il resta évident pour tous les assistants que madame de Louvain était la fiancée du chevalier Banco.

XX

LE DÉFI

La douce amitié dont Dolorès était entourée ramena peu à peu le calme dans son esprit. Pendant sa convalescence, M. Prieur devint plus assidu et plus expansif ; la jeune fille ne pouvait douter plus longtemps de ses projets. Il osa lui demander un jour, en présence de Mathilde, si elle n'aurait pas une trop grande

aversion pour son âge et pour ses cheveux blancs, si, avec sa jeunesse, son esprit et sa beauté, elle n'aurait pas d'autres prétentions, et enfin si elle serait assez généreuse pour lui consacrer sa vie, avec l'assentiment de sa mère adoptive.

Dolorès, très-émue, gardait le silence ; mais l'entreprenante Mathilde se chargea de la réponse.

— Mon cher oncle, dit-elle avec gaieté, si Dolorès aimait les cheveux noirs, n'avait-elle pas une belle occasion ? Elle ne pouvait trouver mieux que le chevalier Banco. Ne la forcez pas à parler, cette pauvre enfant ; si elle ne vous dit pas *non*, cela veut dire *oui*. Il faut donc tout vous apprendre ?

Dolorès, à moitié vaincue, tendit la main à Mathilde et pencha sa tête sur l'épaule de son amie. M. Prieur prit la main qui restait libre, et Dolorès ne la retira pas.

Cependant la jeune fille, dès qu'elle fut en état de supporter en voiture le court trajet de Chaville à Sèvres, voulut retourner chez sa tante. M. Prieur ne pouvait s'y opposer par convenance, bien que cette maison ouverte au chevalier lui fût odieuse.

La famille de Hauterive, dans une grande incertitude, trouvait aussi difficile de retenir Dolorès que de la livrer en des mains dangereuses, lorsqu'un coup de sonnette vint à propos faire cesser cet embarras.

Ce n'était rien moins que madame de Louvain, qui assistée du chevalier Banco, venait réclamer sa nièce.

Le premier mouvement de M. Prieur fut de congédier sans façon M. Banco, mais il réfléchit qu'il avait un petit discours à lui adresser et qu'il ne trouverait pas une meilleure occasion. Toutefois il ne jugea pas ce personnage digne de toucher le seuil de la

maison, et c'est dans le jardin qu'il donna audience aux visiteurs.

Le chevalier fut obligé de passer devant le peintre Frank, devenu un habitué de la maison de Chaville; il foudroya le traître d'un regard de mépris, et le loustic Frank répondit par un salut aussi respectueux qu'ironique.

— Je comprends, dit M. Prieur, la présence de madame; mais pourriez-vous me dire, monsieur, à quel titre vous vous présentez?

— A titre d'ami de la famille, dit sérieusement M. Banco. De plus, je ne vous cacherai pas que j'avais quelques projets sur l'avenir de mademoiselle Dolorès; j'avais aussi des droits que je tenais du consentement de madame, sa tendre mère adoptive. Mais, depuis son absence et son séjour prolongé dans votre maison, il m'est permis de changer d'avis, et mes vœux se sont portés d'un autre côté.

Ici madame de Louvain, se souvenant de la Danaé, crut devoir baisser les yeux avec modestie.

— Mais, monsieur Banco, reprit M. Prieur avec vivacité, nous ne vous demandons pas quels sont vos projets et en quoi ils ont pu être modifiés ; votre présence ici doit avoir un autre motif.

— Vous pourriez prendre ma présence pour un défi, si votre âge ne vous mettait à l'abri de tout péril.

— Monsieur Banco, interrompit en riant M. Prieur, c'est moi qui vous ferai tout à l'heure un défi, si vous le permettez. Mais j'ai d'abord à vous donner un conseil, c'est de payer, dans l'intérêt de votre liberté, certains billets protestés que je n'ai pas hésité à accepter, persuadé que vous feriez honneur à la signature du chevalier Banco.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, ré-

pondit le chevalier avec embarras ; il faut qu'il y ait quelque malentendu.

— Non, c'est clair comme le jour ; l'huisier vous donnera toute explication. Maintenant prêtez-moi encore un instant d'attention, et vous serez libre de vous retirer : je vous mets au défi de lancer votre perruque, entendez-vous bien ? aussi loin que je vais lancer la mienne.

Et détachant sans façon sa longue chevelure blanche, il la fit disparaître par dessus les buissons, à la grande surprise des regardants. Il ne pouvait avoir la prétention de réclamer la priorité pour ce *défi*, qui ne fait que rappeler une anecdote bien connue ; mais on prend son bien où on le trouve.

Le chevalier Banco avait pu supporter l'affront qui lui avait été ménagé par le peintre, à propos de la Danaé ; il s'était vu sans rougir menacer de poursuites et même de la prison

pour dettes ; mais ce coup, ce dernier coup le terrassait. Sa plus grande vanité était celle de sa fausse chevelure, qu'il entretenait avec tant d'art et qu'il mariait par des teintes si heureuses avec ses larges favoris. Il se voyait trahi, il était vaincu. Il fit sa retraite en désordre. En passant à côté de cet espiègle de Frank, qui assistait avec bonheur à cette fête de famille, il enfonça son chapeau sur sa tête, comme s'il redoutait quelque mauvaise plaisanterie ou quelque voie de fait.

Madame de Louvain, qui n'était pas absolument méchante, mais qui manquait un peu de droiture et tout à fait de bon sens, aurait peut-être pardonné au chevalier d'être sans cœur ; elle l'aurait encore excusé de laisser sa signature en souffrance, tandis qu'il prodiguait l'argent pour fêter des indifférents dans sa maison de Bellevue ; elle l'aurait absous en toute occasion. Mais, elle

qui, après la scène de la Danaé, commençait à prendre au sérieux son rôle de fiancée du chevalier Banco, elle ne lui pardonna pas — sa perruque.

— Comme cet homme m'a trompée ! dit-elle à M. Prieur avec amertume et indignation.

M. Hector Prieur s'était débarrassé de son large pardessus, et, avec son habit élégant, sa taille élancée, son front découvert, sa physionomie ouverte, il ne paraissait pas avoir plus de trente ans.

— Oui, madame, dit-il, ce chevalier d'industrie, qui avait capté votre confiance, avait les plus odieux projets ; nous vous en donnerons la preuve. Maintenant qu'il ne vous reste plus d'illusions sur son compte, je vous demande si vous permettrez à mademoiselle Dolorès de se marier selon les inclinations de son cœur. A moins, ajouta-t-il, en prenant

la main de Dolorès, que mademoiselle ne daigne pas me pardonner mon stratagème et ma transformation.

Dolorès était plus confuse qu'heureuse de cet incident inattendu; elle comprenait qu'elle avait été jouée; mais sa véritable joie, c'était de se sentir délivrée pour toujours des assiduités du chevalier.

— Ce n'est pas vous que j'aimais, dit-elle en hésitant à M. Prieur, c'était l'oncle de Mathilde.

— Chère Dolorès, reprit Hector, rassurez-vous, mes cheveux blancs reviendront; mais jusque-là j'ai bien des années pour vous servir et pour vous aimer.

Madame de Louvain, qui avait perdu toute autorité en faisant fausse route, n'était guère en état de faire opposition; et puis il n'était pas sans intérêt pour elle de se rattacher à cette riche famille. Elle entreprit donc de

faire croire que c'était elle qui avait combiné ce mariage, et Dieu sait si elle ne finit pas par le croire elle-même.

— Vous pensez bien, dit-elle, que ce n'est pas sans quelque prévision que j'ai permis à ma nièce de demeurer près de son amie. J'étais bien tranquille en la laissant chez vous. Je ne pouvais pas pourtant vous la jeter à la tête. Mais je le disais encore hier à madame Paintendre, je lui disais : Vous verrez que je vous présenterai bientôt madame Prieur. Eh bien, me suis-je trompée ?

Les divers personnages qui assistaient à cette scène n'avaient pas envie de la contredire ; ils se regardaient avec de grands yeux, et ce regard semblait dire :

— Voilà qui est fort, mais laissons-la faire ; c'est pour le mieux qu'il en soit ainsi.

Il resta donc convenu que c'était madame de Louvain qui mariait sa nièce à l'un des

plus riches et des plus honorables propriétaires de Chaville. Madame Paintendre se chargea de célébrer dans la longue rue de Sèvres les vertus de cette tendre mère qui avait pourvu avec tant de sollicitude au riche établissement de sa fille adoptive.

XXI

TABLEAU

Un statisticien a prétendu que la conversation d'une famille pourrait remplir un volume en un jour. Nous qui n'avons plus que quelques pages disponibles, nous ne nous attarderons pas à écouter les discours sans fin que provoqua dans la maison de Chaville la transformation inattendue qui s'y était accomplie.

Dolorès, délivrée de toute peine, de toute contrainte, avait plus de sérénité. Sa taille élancée semblait se relever, comme le roseau après l'orage ; son sourire était plus franc, sa démarche plus aisée, sa voix moins tremblante. Les fraîches couleurs étaient revenues sur ses joues pâlies ; sa beauté splendide avait l'éclat et le premier épanouissement de la fleur entr'ouverte.

Ce fut pour elle une étrange surprise quand Hector Prieur lui laissa voir son portrait si admirablement reproduit ; elle qui n'avait jamais posé, elle se demandait par quel sortilège Mathilde avait obtenu son image.

Mathilde lui présenta le jeune peintre dont Dolorès avait fait la connaissance chez sa tante, et qui lui avait témoigné beaucoup d'intérêt et de respect ; mais elle se souvint en même temps de l'attention avec laquelle il la considérait souvent au lieu de regarder

le modèle complaisant qu'il était chargé de peindre.

— Voici le magicien, lui dit-elle ; mais ce que tu ignores, pauvre innocente, c'est que ce charmant portrait était commandé par le chevalier Banco. Heureusement l'honnête Frank n'a pas voulu être complice d'une trahison.

— Mademoiselle, dit Frank, dès qu'il m'a été permis de vous voir, j'ai compris que le chevalier n'était pas digne de posséder même votre image. Quand je l'ai observé davantage et quand j'ai deviné ses projets, je me suis indigné de sa lâcheté, je me suis réservé de m'amuser à ses dépens. Je me souviendrai de cette occasion que le hasard m'a donnée de rendre la justice à ma manière, et de retour en Allemagne, j'en parlerai avec bonheur à ma fiancée.

— Il n'y a pas de hasard, dit M. Prieur,

il n'y a que les déductions rigoureuses de l'honnêteté et de la droiture. Quant à votre retour en Allemagne, mon cher enfant, il est encore bien éloigné ; les peintures que je vous ai demandées sont à peine commencées, et vous en aurez pour longtemps ; mais mademoiselle Mathilde est presque aussi magicienne que vous ; elle vous promet de vous faire voir aussi une image fidèle de votre fiancée.

— Son image ? dit Frank. Ah ! je comprends maintenant pourquoi vous m'avez demandé tant de détails sur son pays et sur sa famille. Mais nous autres artistes nous ne croyons guère à la photographie. Je suis bien sensible à votre souvenir ; toutefois cette froide image ne me rendra pas la grâce vivante de ma douce Marguerite, de ma belle enfant de la forêt Noire.

— Attendez au moins avant de condam-

ner mon portrait, monsieur l'incrédule, dit Mathilde ; je vous donne rendez-vous ici à cinq heures ; vous dînez avec nous en famille.

La grande puissance de l'argent, qui représente, sauf quelques fâcheuses exceptions, le produit accumulé du travail et de l'économie, le plus doux prestige de l'argent, c'est la baguette magique qu'il met aux mains de ceux qui le possèdent quand ils savent en faire un noble usage.

Hector Prieur était de cet avis : l'heureux dénouement de son aventure, dont il devait le succès à la loyauté de Frank, ouvrait plus encore son cœur à l'expansion et à la reconnaissance. Il voulait récompenser par une agréable surprise la droiture et le talent de Frank, et retenir près de lui le jeune artiste.

Il n'avait fait en cela qu'obéir à l'initia-

tive de Mathilde, cette fine fleur de la charité, qui, en se mourant, répandait encore son dernier parfum et voulait du moins voir épanouir autour d'elle les fleurs éphémères du bonheur.

Rien n'est impossible au désir de servir ceux qu'on aime. Mathilde avait à Bade des amies qui, d'un jour à l'autre, devaient revenir à Paris ; elle leur avait raconté cette histoire romanesque et les avait chargées de ramener la jeune Marguerite et sa mère.

Les parents de Marguerite, riches aubergistes des bords du Rhin, étaient déjà au courant de la protection que Frank avait trouvée dans la maison de madame de Haute-terive, et sans aucune hésitation ils se prêtèrent à la surprise que ses amis voulaient lui ménager.

Tout était prêt ; Marguerite était déjà arrivée avec sa mère. Sa grâce et sa naïveté

avaient été très-goutées par les auteurs du complot. Crucifix était au service des étrangères : en sa qualité d'Alsacienne elle faisait bon ménage avec les riveraines du Rhin et elle était moins silencieuse que dans les scènes où nous l'avons vue paraître.

Il n'y a pas de véritable fiancée allemande sans quelques petites fleurs bleues au bord de l'eau. Heureusement les myosotis ne manquaient pas sur le bord du petit ruisseau qui serpente en courant à travers les jardins ombragés de Chaville pour se précipiter dans les bas-fonds de Sèvres. C'est là qu'à l'heure fixée, M. Pricur installa mystérieusement les deux dames allemandes ; et, de son côté, Frank fut exact au rendez-vous. — Venez, dit Mathilde en le prenant par la main, et vous me direz si mon tableau ne vaut pas le vôtre.

Dolorès, toute heureuse, accompagnait

son amie. La faible madame de Hauterive, appuyée sur le bras d'Hector Prieur, avait voulu être témoin de cette reconnaissance. Madame de Louvain, qui avait conservé toute sa sensibilité, était aussi au nombre des spectateurs.

Frank se laissait conduire en riant. Lui qui s'était quelquefois amusé aux dépens des autres, il croyait à quelque mystification, car il apercevait à travers les feuillages une vieille dame en vrai costume des paysannes de la Forêt Noire, avec sa riche coiffure toute brodée d'or, qui filait tranquillement en tournant son rouet sous les saules au bord du ruisseau.

— C'est sa mère, s'écria-t-il avec joie, c'est sa bonne mère. Mais vous vous êtes trompée d'une génération, sa fille est plus jeune.

— Je m'en doute bien, dit gaiement Ma-

thilde; mais approchez, homme de peu de foi, et ne faites pas de bruit.

Marguerite, qui était penchée au bord du ruisseau, se leva, et présenta à Frank un gros bouquet de fleurs qu'elle venait de cueillir, de ces douces fleurs bleues dont le nom veut dire : Ne m'oubliez pas.

C'était en effet un délicieux tableau qu'avait ainsi composé mademoiselle de Haute-rive. Cette fraîche et blonde Allemande, rayonnante de vie et de santé, élevait ses fleurs au-dessus de sa tête. Elle souriait d'un bon sourire qui laissait voir toutes ses dents; elle tendait la main à Frank, et lui parlait dans une langue dont les auditeurs n'entendaient que la musique, mais dont ils devinaient bien les paroles.

La mère vint mêler son dialogue animé à celui des deux jeunes gens, et Crucifix, la silencieuse Crucifix, émue de cette rencontre,

y ajoutait, dans le patois de son pays, un commentaire peu harmonieux qui faisait presque regretter le temps où elle ne disait pas une parole.

Tandis que le jeune couple continuait sous les saules et sous les peupliers son doux entretien, Dolorès, touchée de cet agréable tableau, reconnaissait dans cette entreprise toute la bonté de son amie.

— Mais, dit-elle à M. Prieur, pourquoi vous cachez-vous toujours pour faire le bien ? Pourquoi, mon ami, au lieu de me parler avec franchise de vos sentiments, avez-vous dissimulé si longtemps vos projets en affectant toute la gravité d'un vieillard ?

— C'était pour vous mieux connaître et pour vous mieux aimer, et aussi, chère Dolorès, parce que vous auriez eu peur de ma jeunesse. Je n'aurais pu vous attirer ici, tandis que mes cheveux blancs vous dou-

naient confiance. Et puis, mon père qui sait, qui approuve tous mes projets, va venir vous aimer comme vous voulez être aimée.

— Oui, dit Mathilde, et ce n'est pas sans préméditation que vous nous contiez un jour à cette même place un beau conte de fées.— T'en souviens-tu, Dolorès?—Mais ton amitié a fait cesser le sortilège, et tu as rendu la jeunesse et la beauté à cet oncle de comédie.

— Enfin, dit Hector, convenez, ma chère tante, que je n'ai pas mal joué mon rôle.

— Mon enfant, dit en souriant madame de Hauterive, vous avez fait pour le mieux. Vos intentions étaient si droites que nous n'avions qu'à vous approuver et à vous secourir. Et puis, ma chère Mathilde, que votre travestissement amusait beaucoup, m'a tant priée de vous laisser agir! Mais nous ne pouvions nous faire tout à fait illusion.

— Comment, interrompit M. Prieur, vous me ferez croire que vous vous doutiez?

— Nous ne doutions pas le moins du monde. Mon frère nous avait prévenues de votre voyage. Il nous a encore dernièrement demandé de vos nouvelles, car vous l'avez un peu négligé ce pauvre père, et vous ne savez pas même que nous l'attendons dans quelques jours.

— Ainsi, dit M. Prieur avec consternation, mademoiselle Mathilde se jouait de moi, tandis que je croyais la prendre pour dupe!

— Ingrat! dit Mathilde avec reproche, n'étais-je pas en droit de me fâcher de votre manque de confiance et de votre dissimulation? Avez-vous oublié que c'est moi qui vous ai fait connaître Dolorès, qui vous ai donné ce que j'ai de plus cher?

Cette querelle ne pouvait être bien sé-

rieuse, car tous les cœurs étaient contents.

La vie réelle se compose en bonne partie d'événements invraisemblables et aussi contestables que les fictions des romanciers; l'auteur se pardonnerait donc encore l'invraisemblance de son récit presque véridique; mais ce qu'il se reprochera toujours dans l'intérêt de son succès, c'est l'heureux dénouement de ses petites histoires.

La plupart des livres célèbres, que ce soit vérité ou fiction, finissent d'une façon lamentable, depuis *l'Iliade*, *le Paradis perdu*, *le Poëme de Roland*, *l'Épopée napoléonienne*, jusqu'à *Clarisse Harlowe*, *Manon Lescaut*, *Paul et Virginie*, *Faust*, *Werther*, *le Petit Chaperon Rouge*, etc., on pourrait dire que tout est bien qui finit mal.

L'auteur des *Légendes* a voulu ménager le tempérament délicat de ses lecteurs, et c'est ainsi que dans son humilité il s'explique

le peu de retentissement de ses œuvres littéraires.

Et maintenant, si avant de baisser le rideau sur la dernière scène de la comédie, nous donnons un dernier regard aux personnages qui se retirent en saluant les spectateurs, nous voyons la défaillante Mathilde, qui n'a vécu que pour le bonheur des autres, donnant la main à Marguerite et à Dolorès ; Frank et Hector Prieur accompagnant leurs fiancées, et faisant de beaux rêves de bonheur ;

Madame de Hauterive regardant avec pitié sa pauvre enfant, et heureuse de lui donner sa tendre amie pour compagne ;

Madame de Louvain, assurée d'une vie tranquille, essuyant une larme en se figurant qu'elle avait combiné cet heureux mariage. (Toutefois, l'indulgence de M. Prieur n'allait pas jusqu'à conserver sous son toit l'ancienne amie du chevalier) ;

La dévouée et silencieuse Crucifix restant
au service de sa chère Dolorès ;

Et enfin le traître Banco, poursuivi pour
dettes, fugitif, et disparaissant sous le troi-
sième dessous pour la plus grande satisfac-
tion des âmes sensibles.

TABLE

IN MEMORIAM.	1
I. LE PARLOIR.	5
II. DE PARIS A SÈVRES.	16
III. LE BONSOIR.	27
IV. RÉOLUTIONS.	37
V. PRÉSENTATIONS.	41
VI. PRÉPARATIFS.	52
VII. LE DESSOUS DES CARTES.	57
VIII. LA QUÊTEUSE.	62
IX. L'ORPHELINE.	74
X. INVITATION.	84
XI. UNE BELLE JOURNÉE.	97
XII. CONVENTIONS VERBALES.	114
XIII. RÉVÉLATION.	120

XIV. UNE PERFIDIE.	127
XV. LE CAS DE CONSCIENCE.. . . .	158
XVI. LE CHEMIN CREUX.. . . .	146
XVII. RUSE CONTRE RUSE.	154
XVIII. CRESCENDO.	165
XIX. DANAÉ.. . . .	177
XX. LE DÉFI.. . . .	185
XXI. TABLEAU.. . . .	196







